au relais 4 × 100, elle battit le record de M. Berlioux.

But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

35 francs
20 pages - N° 422
Lundi
24 Août 1953
Afrique du Nord, Avion . .. .. fr. 40
Suisse. .. .. 70 c.
Espagne . pes. 7 »

25 AOUT 1953

HASSENFORDER BRILLANT POURSUITEUR A ZURICH

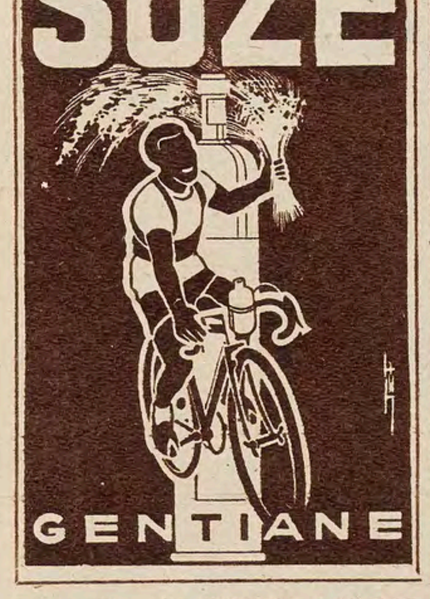
L'Alsacien Roger Hassenforder, après avoir fait merveille dans les premières étapes du Tour de France, a montré d'extraordinaires dispositions, à Zurich, pour la poursuite. Il a toutes les chances, semble-t-il, d'accéder à la finale. Bravo, Hassenforder... (Photo R. Covo.)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

PUBLICITE EXCLUSIVE
O.P.G., 46, rue de Lille, Paris-7e
Tél. : LITtré 15-44.

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS
Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN
TARIF DES ABONNEMENTS
6 mois ..... 800 fr.
1 an ..... 1.600 fr.
C.C.P. Paris 5.390.08
Abonnements :
12, r. du Croissant, Paris-2e
Téléph. : CENtral 87-20 (Poste 61)

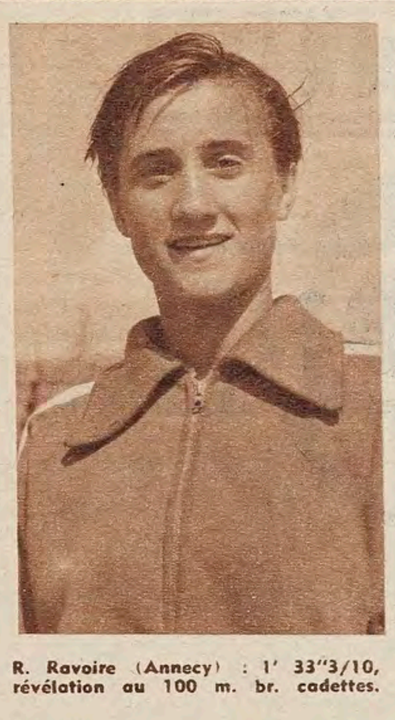
VEDETTE BOUDUR
POINTES INÉBRANLABLES
et en 51 la foot 11 légère
CHAUSSURES
MERCIER
et en Rugby la pipet but de Puig Aubert
50 ans au service du sport
POINTES INÉBRANLABLES
Fabrication MERCIER
Brevet 882-984
Tout contrefacteur sera poursuivi
(Loi de 1844, sur les brevets)



Direct.-gér. : MM. VERRIERE et MASSOT
Siège soc. : 124, r. Réaumur, Paris-2e
Grav. et impr. E. Desfossés Néogravure, 13, quai Voltaire Paris.
OJD VERRIERE DIFFUSION · PUBLICITÉ

C. Maffre (E.N. Castres) gagnante du 100 m. libre cadettes (1'13"7).

M.-F. Vimont (minime), 1re du 50 m. br. (44'3) et du 50 m. pap. (41"6).


R. Ravoire (Annecy) : 1' 33"3/10, révélation au 100 m. br. cadettes.

M. Alquier (Castres), seconde au 100 m. dos cadettes en 1'25"9/10.

DE TREILLET A CHRISTIANE MAFFRE LES CHAMPIONNATS DE NATATION ONT RÉVÉLÉ UNE REMARQUABLE PROMOTION DE JEUNES NAGEURS

A. Debard (Annonay), 1re du 100 m. dos cadettes.

L'espoir M. Treillet (28" 2/10 au 50 m. crawl).

Gambert (Racing) : 1'18" 7 au 100 m. dos cadets.

COMME les années précédentes, les Championnats de France 1953 ont amené leurs lots de révélations et d'espoirs. Après les Bozon, Violas, Eminente, Marie-Hélène André, devenus grandes vedettes; après les Million, Distinguin, Bader, Colette Gardella, Michel Vallerey, Hemmerlin, espoirs qui se confirment et se hissent peu à peu vers le premier rang, de nouveaux noms s'inscrivent dans les archives de la natation.

De cette masse de jeunes ambitieux, à peine sortis de l'anonymat, quelques valeurs se détachent déjà. Chez les juniors-seniors, le Strasbourgeois Daubinet en sprint a réussi 1' 2" 6/10 aux 100 mètres. En fond et demi-fond, Périquet, du Racing et Montserret, de Constantine, nageur doué qui devra apprendre à doser ses efforts.

Immédiatement derrière eux, Devoille, lui aussi de Strasbourg, Coignot, de Troyes, spécialiste du dos; Collignon, également de Troyes; Vanbersky, de Marseille; et Mlles Cooreman et Derommelaere, de Tourcoing en brasse.

MICHEL TREILLET CHAMPION DE DEMAIN

C'est surtout chez les minimes et cadets qu'il est plaisant de noter les gros progrès réalisés partout en style et le nombre toujours croissant d'œuvres formant des jeunes. Plus de 30 villes différentes ont, en effet, fourni les cinq premiers des épreuves minimes et cadets.

Voyons d'abord le crawl puisque c'est là qu'est l'avenir :

Une révélation de très grande valeur : Michel Treillet, de Saïgon, a couvert le 50 m. nage libre en 28" 2/10 après avoir gagné en dos et en papillon. Long, mince, ayant une morphologie de nageur, un joli style, de l'influx nerveux, Treillet peut devenir une très grande vedette. D'ores et déjà, il aurait gagné en cadets et aurait pu prétendre à une place en finale du 100 m. toutes catégories.

Le 100 m. cadets donna lieu à une fort belle course avec 4 nageurs en cinq dixièmes de secondes : Godard, de Tours (1' 5"); Morville, de Troyes (1' 5" 2) déjà second en dos comme tout Troyen qui se respecte, en 1' 21"; Serandour, de Rennes et Jourdaa, de Saïgon. On notera encore chez les minimes, Freyssinhes, de Saïgon, un minime de première année qu'on reverra en 1954.

CHRISTIANE MAFFRE ET FRANCINE LEFEBVRE MISES EN VEDETTE

Chez les nageuses, même floraison. C'est Christiane Maffre, de Castres qui réalise la meilleure performance en 1' 13" 7/10 devant Sylvestre Tournier, du Racing (1' 14" 8/10). Christiane Maffre n'est d'ailleurs pas une nouvelle venue, puisqu'elle avait déjà brillé dans les minimes.

Dans cette dernière catégorie, Francine Lefebvre, de Maubeuge, fille de l'international de water-polo, s'affirme comme la meilleure en remportant dans un style agréable le 50 m. en 34" 2/10 devant Jacqueline Lods, du Racing (34" 3/10) et en prenant une quatrième place en dos.

Dans les spécialités, une querelle demeurait à trancher pour le titre du 100 m. dos dames entre Arlette Debard, d'Annonay et Monique Alquier, de Castres, qui avaient terminé ex-æquo en 1952. L'une et l'autre ont progressé, mais c'est la première nommée qui a le plus amélioré ses temps et gagné en 1' 24" 6/10 contre 1' 25" 9/10.

La troisième manche aura lieu en 1954 et en toutes catégories derrière Marie-Hélène André.

Toujours en dos, tandis que Gambert, du Racing barre les Troyens en 1' 18" 7/10, et que Baudelin, de Troyes, s'impose en minimes, Mlle Van den Broeck, du Racing, a enlevé le titre.

En brasse, une nouvelle révélation : celle de Mlle Renée Ravoire, d'Annecy (1' 33" 3/10 aux 100 m.) devant la Parisienne Leroy (1' 34" 1/10). Notons également que Robert, de Montmartre, vainqueur de la 3e série bat d'un dixième de seconde le Montferrandais Galut sans l'avoir rencontré et signalons chez les minimes Tschan, de Mulhouse et l'excellente Marie-France Vimont, de Marseille.

UNE DESILLUSION : LA BRASSE PAPILLON

La désillusion — il faut bien qu'il y en ait une — vint de la brasse papillon. A l'exception d'Odette Lusien et de Marie-France Vimont, tous les arrivants, tant en juniors-seniors que dans les jeunes catégories ressemblaient plus à des naufragés qu'à des nageurs.

— Pour cette épreuve, disait Alban Minville, j'exigerais un test préalable : couvrir doucement 6 à 800 mètres en papillon. Il y a des concurrents qui n'ont jamais fait de leur vie une distance plus longue que les 50 ou 100 m. du championnat.

Pour compenser cette faiblesse, Selosse, de Tourcoing, montra chez les garçons d'indéniables qualités en réussissant 1' 22" 1/10 pour son coup d'essai.

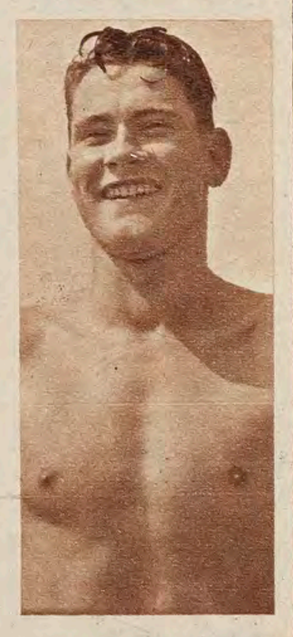
On pourrait citer encore beaucoup d'autres noms : Boulanger, Meyer, Spetchinsky, Jacques Valleron, Arpi, Rey-Millet, Laban, Frickert, Brieu, Seitert, M. Bader, Struntz, Augagneur, Mlles Brieu, Castaing, Lods, Meyer, Geleden, Filleul, Hannequin, Adrien, Léobet, Mieusement, Bremont, Hirt, Vesquever, Lovis...

Le seul fait de pouvoir aligner tant de noms prouve que la natation française est bien vivante.

J.-B. GROSBORNE.

Jourdaa (Saïgon) : 100 m. libre cadets en 1' 5" 5.

Godard (Tours), 1er du 100 m. libre cadets : 1'5".


Selosse (Tourcoing) : 1' 22"1 au 100 m. pap. cad.

GILBERT BENAIM PRÉPARE SON COMBAT DE RENTRÉE CONTRE LE FISC ET LA F. F. B.

Il y a deux choses que le cinéma n'a jamais été capable de restituer avec exactitude : la rédaction d'un journal et le bureau d'un organisateur de boxe. Le bureau de Gilbert Bénaïm ne ressemble absolument pas à l'image conventionnelle que l'écran a donnée de semblables lieux. On entre dans le Palais des Sports par une petite porte du boulevard de Grenelle, on monte un escalier sang de bœuf, on passe devant une porte sur laquelle une étiquette manuscrite indique que M. Gandon, professeur de boxe, est en vacances jusqu'au 17 septembre et l'on débouche sur une passerelle de navire qui domine le hall d'entrée du public. C'est là. Un canapé chaudron, usé, défoncé, avachi sous le poids des managers qui, de Jeff Dickson à Gilbert Bénaïm, ont attendu d'être reçus, gît près de la porte, triste comme un pugiliste renvoyé dans son coin. Trois bureaux en enfilade qui évoquent des mansardes plutôt que des pièces directoriales accueillent les visiteurs. Gilbert Bénaïm occupe celle du milieu. Aux murs, la photo du jockey Poincelet, une carte de l'Europe, des affiches de boxe, de catch, de stock-cars; un portrait en couleurs — hélas — de Marcel Cerdan portant la ceinture de champion du monde. Sur une petite table, une machine à écrire dont il se sert pour taper lui-même son courrier. Il a une secrétaire, mais il est méfiant. Contre un pan de mur, des classeurs vieillots. Le premier contient dans des reliures noires toutes les coupures de presse consacrées à la boxe en France depuis 1925. C'est Jeff Dickson qui a entrepris cette collection. Elle s'arrête à la guerre et n'a été reprise que négligemment. Le second contient de simples chemises de couleur sur lesquelles on peut lire : Afrique du Nord, Allemagne, Amérique, Lew Burston, Angleterre, Jack Solomons, Autriche, Belgique, divers, Fédération Française de Boxe. C'est le dossier F.F.B. qui est le plus volumineux. Au centre de cette pièce de 2 mètres sur 3, un bureau. Le bureau de Gilbert Bénaïm.

Mais quel bureau ! Imaginez un bureau à cylindre Louis-Philippe, en chêne clair avec appliques de bronze, compliqué de tiroirs secrets qui s'ouvrent par déplacement latéral grâce à un jeu de tenons et de mortaises. On s'attend à voir sortir de cette œuvre d'art des fantasmagories, les Mystères de Paris, de New-York et de Londres. Elle ne contient que des feuilles sèches : les câbles échangés pour l'organisation de combats qui n'ont pas abouti.

GARDEZ-MOI DE MES AMIS...

Sur le bureau, un téléphone ultra-moderne est relié au plafond par un long serpent noir. C'est l'instrument de travail par excellence. Au mur, on a dévissé la moitié supérieure des appareils avertisseurs pour que les sonneries d'appel ne soient pas trop assourdissantes. Car Dieu sait si l'on téléphone souvent au Palais des Sports et quelles interminables conversations s'échangent entre Paris, Bruxelles, Londres et New-York ! C'est par là seulement que Gilbert Bénaïm ressemble à l'image conventionnelle du matchmaker selon le cinéma; par la facilité avec laquelle il décroche son appareil pour tenir une conversation de deux heures avec Lew Burston ou Jack Solomons.

En cet orageux mois d'août, New-York, Londres, Bruxelles ne répondent plus. Seul dans son bureau avec Charley Michaelis, Gilbert Bénaïm peut songer à la saison qui doit commencer vers le 20 septembre à Wagram et se poursuivre en octobre au Palais des Sports. Une fois de plus, il lui faudra livrer bataille contre le fisc, contre la Fédération de Boxe, contre ses associés.

Car Bénaïm n'est pas seul au Palais des Sports. Il est tributaire d'un conseil d'administration. Hubert Grunewald et Charley Michaelis ont leur mot à dire.

Pas d'hommes plus différents que ces trois-là. Grunewald est mince, grisonnant avec élégance, racé, souriant et froid en ses propos; Michaelis porte sur un corps massif une grosse tête chauve qu'habite un esprit réaliste et volontiers pince-sans-rire ; Bénaïm est un solide garçon poids moyen, basané, légèrement crépu qui fait songer à ces médaillons contorniates portant à l'avers l'effigie d'un guerrier et au revers une scène du stade ou de l'arène. Tous trois aiment le sport, mais Benaïm la boxe plus que tout. Elle n'est pourtant qu'un aspect secondaire de son activité et non pas l'essentiel de ses ressources. Il la défend avec la pétulance d'un « tifosi » défendant Bartali contre un coppiste.

Grunewald et Michaelis n'ont rien contre la boxe, mais ils comprennent mal que leur ami s'échine à perdre dans des réunions déficitaires l'argent gagné dans des réunions à bénéfice. C'est un point de vue qui se défend et contre lequel Bénaïm doit se défendre.

Que peut-il répondre en effet à ses associés lorsque ces derniers qui savent lire un bilan d'exploitation lui font remarquer que le match Humez-Delmine, du 25 septembre 1951, s'est soldé par un déficit de 1.143.168 francs; que la rencontre Famechon-Padilla, du 17 décembre 1951 a coûté 384.302 francs au Palais des Sports; que le combat Milazzo-Muller, du 31 mars 1952, a fait perdre 439.377 francs; que la rencontre Janiro-Humez, du 30 juin 1952, a creusé dans la caisse un trou de 2.847.236 fr. ?

...ET PROTEGEZ-MOI DU FISC

Ce qu'il répond ? C'est que les responsables de ces pertes que compensent d'ailleurs les 2.299.269 francs de bénéfice du match Humez-Dauthuille, du 21 avril 1952 ou les 2.864.307 francs de profit du match Hayes-Dauthuille, du 17 mars 1952, sont le fisc et la Fédération Française de Boxe.

Le fisc parce qu'il prend 27 1/2 % de taxes sur la recette brute; la F.F.B. parce qu'elle prélevait 5 % de taxe sur la recette nette. Si bien que pour une recette brute de 83.875.622 francs, réalisée dans la saison 1951-52, le Palais des Sports a versé à l'Etat 23.670.491 francs et à la Fédération Française de Boxe 2.947.197 francs. Déduction faite des frais d'organisation, de publicité, des bourses des boxeurs, il n'est resté en caisse que 1.475.295 francs sur lesquels il a de plus fallu payer une partie des frais généraux et les appointements du personnel. Encore s'agit-il d'une année où le Palais des Sports a réalisé avec les combats Norman Hayes-Dauthuille et Humez-Dauthuille, deux de ses plus grosses recettes.

Ce que voudrait, Bénaïm, c'est obtenir que la boxe soit classée sur un pied d'égalité avec le rugby, le football, le basket, le cyclisme et ne paie plus que 16 % de taxes gouvernementales. C'est encore un combat à livrer et dont l'issue demeure incertaine. Il est plus facile de monter un match Langlois-Humez que de battre le fisc aux points.

— Il y a des difficultés énormes, confie Bénaïm à Michaelis, mais je ne jette pas l'éponge.

D'autres diraient qu'ils ne jettent pas le manche après la cognée. Le matchmaker du Palais des Sports, lui, emploie tout naturellement cette expression pugilistique.

...DONNEZ-MOI UN CHANGE PLUS FAVORABLE...

Assis à califourchon sur une chaise, Michaelis en costume bleu marine écoute en souriant les projets que Bénaïm, les manches de sa chemise de soie blanche relevées sur ses avant-bras robustes, lui expose avec une foi que n'ébranlent pas tant de déceptions, de câbles échangés pour rien, de projets mort-nés.

— J'ai Bassett. Il a la nostalgie de la France. Sokoloff me l'a écrit. Il ne demande pas mieux que de revenir. Humez (il prononce « Humé ») est toujours là. Puisque Langlois voulait tellement le rencontrer, Bretonnel n'aura qu'un signe à faire : je monte le combat tout de suite. J'ai Lavoine, Grassi, Famechon, Cohen, Chikhaoui et de jeunes pros qui vont faire explosion.

— Encore une année de prospection, soupire le sceptique Michaelis.

Bénaïm bondit. Les jeunes pros d'aujourd'hui ne sont-ils pas les vedettes de demain ? Cicarelli, Moussa, Colin ne prendront-ils pas le relais des Dauthuille, Villemain, Stock ?

— Oui, consent Michaelis, mais quels poids mi-lourds opposeras-tu à ton Colin ?

Bénaïm n'est pas embarrassé pour répondre. Si Colin arrive à la vedette, il ira lui dénicher à travers l'Europe ces poids mi-lourds dont nul pour l'instant ne s'inquiète en France, faute d'hommes à leur donner à combattre.

Pourtant Michaelis a posé une question embarrassante. La pénurie des boxeurs européens est encore un souci pour l'organisateur. Bénaïm vient de décrire un périple qui l'a conduit à Alger, Milan, Rome et Copenhague. Où sont les champions qu'on pouvait autrefois opposer à Marcel Thil, à Pladner, à Young Perez ? S'ils existent, ils coûtent cher. Un Terry Mac Govern a sa clientèle en Angleterre. Il ne l'a pas encore à Paris, mais si on le fait venir, il faudra le payer sur la base des bourses qu'il touche chez lui, avec le désavantage supplémentaire d'un change défavorable. Augmenter le prix des places ? Il y a un maxima qu'on ne peut dépasser sans faire fuir le public. Bon gré, mal gré, la boxe est vouée à l'autarcie. On ne peut songer au plan international que pour des vedettes confirmées.

— Si j'obtenais une réduction des taxes, rêve Bénaïm, on pourrait faire un effort plus grand encore : Terry Mac Govern contre Prigent, quelle belle affiche pour une revanche !

...ET ACCORDEZ-MOI UN SIEGE A LA F.F.B., RUE NOLLET

Les taxes, Bénaïm verra plus tard. Le combat de rentrée, c'est contre la F.F.B. qu'il doit le livrer.

La bataille s'est déclenchée il y a quelques mois. L'épisode le plus spectaculaire a été la brusque décision prise par la F.F.B. de faire passer un examen médical à Famechon, à huit jours du match revanche qui devait l'opposer à Basset. Le résultat a été l'annulation d'une réunion dépréciée par cette initiative.

Gilbert Bénaïm a tout de même remporté une victoire. Sur l'intervention de M. Jean Masson, ministre des Sports qui, un rapport circonstancié en mains, s'est aperçu que les organisateurs de boxe n'étaient pas les milliardaires qu'il croyait sur la foi de légendes solides, la F.F.B. a consenti à ramener à 3 % la taxe qu'elle prélevait sur le net des recettes.

Le coup de gong des vacances a sonné la fin du round. La prochaine reprise ne sera pas aussi tumultueuse. Elle se déroulera en coulisse avec les négociations et les tractations de rigueur. La dernière assemblée de la Fédération a mandaté son Conseil pour suivre la question.

Ce que Bénaïm veut, c'est obtenir au conseil un siège pour les représentants de la boxe professionnelle. Il estime illogique que cet organisme qui régit près d'un millier d'hommes dont le métier (le second métier souvent, car beaucoup doivent travailler pour boucler leur budget) est de se battre n'ait pas un homme averti des problèmes particuliers qu'ils posent pour les défendre.

— M. Gremeaux estime que je ne puis être juge et partie et il a peur que je n'empiète sur le pouvoir fédératif. J'ai préparé mes arguments pour le tranquilliser. Je ne demande qu'à coopérer avec lui, à obtenir son concours pour reclasser la boxe comme un sport alors qu'elle est considérée comme un spectacle.

— Et si tu ne le convaincs pas ? demande Michaelis toujours sceptique.

— Eh bien, je créerais — ô ! à mon corps défendant ! — un organisme qui fasse vivre la boxe. J'ai l'assentiment de tous les managers de la région parisienne. J'aurais aussi celui de tous les managers de province.

Au fond de lui, Gilbert Bénaïm espère bien ne pas en être réduit à cette extrémité. Il est beaucoup plus amusant de téléphoner à New-York, d'attendre avec émotion un câble de Lew Burston, de se livrer à ce jeu presque aussi excitant que les courses de chevaux qu'est l'organisation d'un match difficile que de siéger autour d'un tapis vert.

Michaelis, lui, soupire. Il aime bien Gilbert. Mais il partage le sentiment de Grunewald : les Harlem Globe Trotters et les Holiday on Ice occasionnent moins de souci et sont d'un rapport beaucoup plus sûr.

"M'SIEUR LUDO" DOYEN DES DIRECTEURS SPORTIFS N'ÉCRIRA PAS SES SOUVENIRS

C'EST fini. Après le Tour de l'Ouest, Ludovic Feuillet a regagné le pavillon qu'il occupe chez Alcyon. Pour y accéder, il faut d'abord passer la grille de l'usine. A gauche se trouve l'atelier du service des courses où travaille Dizy, un homme calme qui a vu défiler toutes les vedettes de la maison depuis trente ans. Un homme qui peut vous dire sans hésiter les braquets de Rebry dans les trois Paris-Roubaix qu'il gagna ou ceux de Leducq dans le Tourmalet du Tour 1927.

Les champions ne passeront plus par la standardiste pour être admis dans ce bureau clair que nulle photo n'orne et que garnit un spiromètre. Ludovic Feuillet ne suivra plus de courses. Le Tour de l'Ouest était sa dernière.

Ce qu'il regrettera peut-être le plus, c'est de ne plus se servir de son spiromètre; de ne plus ouvrir le tiroir de son bureau pour y prendre le sphygmomanomètre avec lequel il mesurait la tension artérielle de ses coureurs. C'était son péché mignon, le souvenir de ses lointaines études de médecine à Reims, avant qu'il ne devienne sprinter.

Il a maintenant 73 ans. Il boite depuis 40 ans à la suite d'une chute de moto qui l'a contraint à adopter une canne, devenue inséparable de sa silhouette en blouse blanche. Pourquoi se retire-t-il ? Mon Dieu, parce qu'il a passé l'âge de suivre des courses, parce qu'il trouve que c'est devenu trop fatigant, qu'il a mérité un peu de repos, parce qu'il tient à laisser sa place à un jeune.

Les candidatures n'ont pas manqué. « Directeur sportif des cycles Alcyon », c'est un titre qui suscite bien des convoitises. Jean Aerts, Jean Masson, Paul Maye, Evrard ont été sur les rangs. Ludovic Feuillet — M'sieur Ludo — a choisi Fernand Mithouard pour le récompenser de sa fidélité totale à Alcyon et aussi parce qu'il a confiance en sa compétence et en son dynamisme.

Cet homme qui a tant vu pourrait être pessimiste quant à l'avenir du cycle. S'il le voulait, il pourrait facilement convaincre son patron, M. Gentil, d'abandonner la compétition.

— Alcyon ne vend presque plus de machines de courses, constate-t-il. Le moteur envahit tout. Personne ne veut plus pédaler et les vrais cyclistes seront

de moins en moins nombreux, sauf dans les campagnes où les paysans n'aiment pas les complications et savent qu'une fois acheté, le vélo ne coûte pratiquement rien pour son entretien.

Mais alors, pourquoi continuer à entretenir une dispendieuse écurie de course ? Ludo s'en explique avec la même lucidité :

— Une marque de cycles, même si elle se motorise de plus en plus, a besoin, au même titre qu'une marque d'apéritif, d'une constante publicité de prestige. Elle a besoin que son nom demeure dans l'oreille du public. Si Alcyon vend des vélomoteurs, c'est, en partie, parce que la course a fait connaître son nom à la masse depuis un demi-siècle. Il faut donc continuer, même si l'usine ne devait plus sortir une seule bicyclette, ce qui n'est pas le cas.

Pour bien marquer sa confiance en l'avenir du cyclisme, son dernier geste de directeur sportif a été d'engager par contrat un jeune de vingt ans : Guy Buchaille.

C'est ainsi qu'un destin, peut-être prémonitoire, fait du malchanceux de l'Aubisque, le dernier « coureur à Ludo », l'ultime maillon d'une chaîne prestigieuse dont Garrigou fut le premier chaînon. Mais Ludovic Feuillet n'a pas sorti des archives où il conserve tous ses contrats sans exception celui du vainqueur du Tour de France 1911. A cette occasion, même rétrospectivement, il ne veut pas faire de jaloux.

— Je voudrais bien pouvoir payer mes hommes autant que je payais celui-là, dit-il. Ce serait la preuve que l'industrie du cycle est prospère...

Pas la moindre amertume dans ce propos. Simplement un regret. Il considère les coureurs qu'il a eus sous ses ordres un peu comme ses enfants et Leducq est le plus chéri de tous. Pour lui, Leducq est le type du routier intégral, capable de tous les exploits.

— J'ai longtemps cherché son semblable, avoue-t-il. Je ne l'ai pas trouvé.

Mais lorsqu'il rencontre un « Alcyon », ancienne vedette ou obscur coureur depuis longtemps tombé dans l'oubli, il est toujours un peu ému. La mort de Rebry l'a beaucoup affecté. C'était encore un peu du passé qui s'en allait.

Si les champions passent, le sport demeure pourtant. Ludovic Feuillet ne veut pas risquer un pronostic, mais il ne croit pas à la disparition des courses sur route. Il n'aurait de crainte réelle que s'il sentait baisser sérieusement l'engouement des spectateurs. Ce n'est

(*Suite page* 16.)

LA PREMIÈRE VICTOIRE DU (SECRÉTAIRE) GÉNÉRAL

P. JUNQUA : PAS DE RETARD DANS LE COUP D'ENVOI

ENTRE toutes les rues de la capitale, la rue de Londres est apparemment une des plus dénuées d'intérêt. Pourtant, le flâneur qui lève une tête curieuse en passant devant une maison blanche portant le numéro 22 a son attention attirée par une poulie ancienne en fer forgé. C'est le seul vestige de la Folie-Boutin, une de ces demeures frivoles que se faisaient construire les financiers du XVIII[e] siècle. Cette poulie servait à emmagasiner les fourrages dans le grenier qui abrite de nos jours les archives du Groupement des Clubs autorisés. La fenêtre qui se trouve à côté est celle du secrétaire général du Groupement. Ce secrétaire général, c'était jusqu'au 1[er] août, M. Pierre Delaunay, fils d'Henri Delaunay. Depuis le 1[er] août et M. Pierre Delaunay étant adjoint à son père à la Fédération Française de Football, c'est M. Pierre Junqua.

Pierre Junqua est né « dans le papier ». Son père était chef de vente à « l'Intransigeant » de Léon Bailby. Tout naturellement, et ses études au lycée Rollin terminées, il est devenu journaliste. Journaliste sportif d'abord. Il avait appris le football en Angleterre et tapé dans un ballon avec un junior de Southampton nommé Drake, le futur avant centre d'Arsenal. Le journalisme sportif le conduisit au journalisme d'information et c'est rue des Italiens, dans la rédaction de notre confrère « Le Monde » que M. Emmanuel Gambardella vint le chercher.

Pour ses débuts de secrétaire général, Pierre Junqua a été servi...

Tout d'abord, M. Gamberdella était en clinique pour y subir une délicate opération. Ensuite, le comptable, M. Lantuéjoul, était démissionnaire. Enfin, la plupart des membres du Comité Directeur étaient en vacances.

Cela n'avait pas encore trop d'importance. Le groupement est une machine bien huilée et qui tourne rond. La passation des pouvoirs effectuée, le personnel présenté à son nouveau chef et M. Pierre Delaunay ayant expliqué à M. Pierre Junqua le fonctionnement de la maison, le nouveau secrétaire général n'eut plus qu'à s'installer dans le bureau de son prédécesseur, une petite pièce ornée d'une armoire et d'un bureau en ronce de noyer, de deux téléphones — une ligne directe, une ligne reliée au standard — de quelques photographies sous verre de footballeurs en action, d'une estampe de 1827 représentant un match de football en Angleterre et offerte à la Fédération par la Fédération anglaise à l'occasion de la rencontre du 3 octobre 1951. De son bureau et encadrant la porte, il avait sous les yeux deux tableaux noirs permettant de suivre le classement des championnats de 1[re] et 2[e] division. Reims et Toulouse y figuraient au premier rang. Il n'y avait plus qu'à mettre en route le championnat 1953-54. Travail administratif, presque de routine : mutations, licences, homologations, envoi de la billeterie aux clubs, rien de très particulier, en somme. Madame Junqua et Marie-Françoise Junqua — six ans — étaient en vacances au bord de la mer. Le mois d'août était ensoleillé et chaud. Tout était normal.

Là-dessus, quatre jours après, les P.T.T. se mirent en grève. Grève d'avertissement ou grève sérieuse ? Dans le premier cas, vingt-quatre ou quarante-huit heures de retard dans l'acheminement du courrier ne sont pas terribles. Depuis le 2 août, la billeterie pour les matches du 23 est confiée au transporteur habituel; les contrats des joueurs arriveront à temps pour l'homologation; il n'y a pas à s'inquiéter.

LE MATCH CONTRE LA DISTANCE COMMENCE

Mais Pierre Junqua n'a pas vingt ans de journalisme pour ne pas savoir juger d'un coup d'œil de la tournure que prendra une grève. Lorsque, le lendemain la S.N.C.F. débraye et que les transports parisiens s'arrêtent à titre d'avertissement, il comprend. Et c'est le début d'un extraordinaire match contre le temps, la distance, les communications interrompues. Unanime, le Comité Directeur décide que le championnat doit coûte que coûte débuter à la date prévue. La saison est si chargée avec ses huit matches internationaux, un championnat à 18 clubs, un autre à vingt clubs, et la Coupe de France que tout retard, tout décalage entraînerait une catastrophe.

Le cheveu noir en bataille, l'œil plus bleu que jamais — le bleu des montagnards pyrénéens — Pierre Junqua s'apprête à affronter la lutte.

C'est d'abord le transporteur qui fait savoir qu'il ne peut assurer le transport des billets à Alès, Béziers, Bordeaux, Toulouse, Nîmes, Perpignan, Montpellier, Sète, Aix, Cannes, Toulon, Nice, Monaco, Marseille, Sochaux, Saint-Etienne, Grenoble, Sedan, Besançon. Première difficulté à résoudre. Règlementairement, le Groupement doit fournir les billets aux clubs pour d'évidentes raisons de contrôle de recettes. C'est M. Bédrigans, vice-président délégué qui a l'idée : il faut louer une voiture. M. Raffaillac offre une camionnette, gratuitement. M. Père, qui est justement en vacances, propose d'être facteur bénévole. Lorsque le championnat est en péril, tout le monde doit y mettre du sien.

UN PERIPLE DE 3.000 KM.

Et tout le monde y met du sien, depuis M. Vier, secrétaire adjoint du groupement jusqu'à M. Jallaguier qui, dans la petite pièce du rez-de-chaussée, derrière le réfectoire, confectionne sans trêve des paquets avec l'assistance de Ginette et des deux Colette (Gisèle est en vacances) du secrétariat. Tout le monde en passant par M. Verdeille, président de la Commission Juridique, M. Guignot, président de la Commission des Statuts et Règlements et le trésorier M. Dennis. Il faut effectuer des heures supplémentaires, rentrer chez soi le soir à pied ou par des moyens de fortune. Peu importe ! On fera les heures supplémentaires qu'il faudra, on rentrera comme on pourra : le championnat d'abord.

M. Père entreprend un périple de près de 3.000 kilomètres. Il dépose la billeterie de Lyon et Saint-Etienne à la Ligue du Lyonnais qui en assurera la transmission; à Marseille, les billets de Nice, de Monaco et d'Aix ; à Alès, ceux de Perpignan et de Toulouse. Il se rend à Béziers, à Nîmes. La chaîne des bonnes volontés se noue. De son bureau, Pierre Junqua surveille et coordonne. Un coup de téléphone à Paris : la voiture qui effectue la liaison entre les bureaux parisiens de Peugeot et la maison mère portera les billets à Sochaux. Par chance, Sedan répond au téléphone. Nouveau venu dans la compétition, ses dirigeants pourraient s'affoler, ne savoir que faire. Ils réagissent magnifiquement :

— Les billets ? On vient les chercher. On vous apporte le courrier par la même occasion.

M. Chabrier, président du Comité de gestion de Sochaux passe par Paris, frappe à la porte de Pierre Junqua.

— Je prends les billets de Besançon. Je les ferai parvenir.

Un club inquiète le Groupement : les Girondins. Impossible de joindre Bordeaux.

— Ils viennent jouer leur premier match à Sochaux, dit M. Chabrier. Ils prendront au passage leur billeterie pour le 30 août et le 3 septembre. Donnez-moi ça...

Le Tour de France, le tour de force est réalisé.

LA PRESSE VIENT A LA RESCOUSSE

Le plus difficile reste pourtant à faire. Il faut de toute nécessité que les dossiers de transferts parviennent au Groupement, seul habilité pour qualifier les joueurs. Cette fois, Pierre Junqua a recours à la presse. Il se hâte car il craint que la Fédération du Livre ne se mette à son tour en grève, et, de fait, les journaux ne paraîtront pas pendant vingt-quatre heures. D'un taxi, il fait irruption à l'Agence France-Presse, au « Parisien Libéré », à « l'Equipe » :

— Rendez-moi service. Publiez demain ce communiqué.

C'est une note alertant les clubs, leur demandant de préparer les dossiers, le courrier, les contrats; désignant les délégués, les arbitres, les juges de touches qui doivent officier le 23.

La grande agence, « Le Parisien Libéré » et « L'Equipe » publient. Par le fil direct qui les unit à leurs rédactions de province, les bureaux parisiens du « Progrès », du « Midi Libre », d' « Ouest-France », de la « Dépêche de Toulouse », diffusent les intructions du secrétaire général. La chaîne se tend un peu plus. Les Ligues régionales font savoir qu'elles mettront à la disposition du Groupement qui les en a priés un arbitre et deux juges de touche de réserve et qu'un délégué adjoint remplacera le délégué principal si ce dernier ne peut se déplacer. La régularité des matches est assurée. Les clubs alertés entrent en relations entre eux. M. Lesomptier, du Havre, prend au passage les contrats de Rouen; M. Reynier, d'Aix — encore un bleu qui « joue le jeu » — se charge du courrier de Nîmes et de Marseille; M. Lecocq, de Grenoble fait le facteur pour Saint-Etienne; M. Ducatillon, du Red Star, allant sur place régler la question de la mutation de Léandri va à Fréjus et ramène le courrier de Nice, de Toulon, de Cannes. Rennes charge des précieux plis un transporteur routier qui débarque rue de Londres :

— Je ne connais rien au football. On m'a dit de vous donner ça et d'en demander décharge. Voilà.

Pierre Junqua signe la décharge. Le règlement prévoit que les dossiers de mutation doivent être envoyés par lettre recommandée : la décharge tient lieu du récépissé de la poste. C'est pour cette raison que les clubs ont été avisés de ne pas faire déposer les dossiers chez la concierge du 22, rue de Londres, mais dans les bureaux mêmes du Groupement.

PAR TAXIS, PAR AUTOCARS, PAR AVIONS

Une difficulté juridique se présente : il peut se faire que les dossiers soient incomplets, par exemple que la photographie du joueur intéressé manque. Pas de photo, pas d'établissement possible de licence. MM. Verdeille et Guignot, juristes du Groupement, interprètent l'esprit de la loi : l'essentiel est que les trois parties soient d'accord. Si les contrats de mutation conditionnées portent la signature des trois parties, ils seront homologués. On régularisera les détails plus tard. Pour les prêts de joueurs, il suffira que les dossiers parviennent le 18 août, c'est-à-dire cinq jours avant le Championnat comme le veut le règlement. Pour les joueurs étrangers, il ne seront qualifiés que si le Groupement reçoit le

(*Suite page* 16.)

FRANÇOIS GAU A APPRIS A SES DEPENS

DE CAPITAINE DE L'U.S.A. PERPIGNAN

QUE LE SILENCE EST D'OR... MÊME A BUCAREST

LES coulisses d'un club tel que l'U.S.A. Perpignan, peuplé de vertébrés au sang chaud et à la tête près du bonnet, sont intéressantes à observer. Le profane y trouve d'innombrables sujets d'étonnement, tandis que l'initié peut se divertir à loisir. Par exemple des incidences de la destitution de l'avant troisième ligne François Grau qui supportait depuis deux ans la lourde responsabilité de commander l'équipe des « sang et or ».

L'affaire a pris naissance à Bucarest au cours des interminables verbiages entre joueurs catalans qui ne pouvaient — à leur surprise un tantinet naïve — quitter le palace où ils étaient logés sans être accompagnés (ou suivis) par un « camarade » fort bien stylé. La nervosité habitait l'âme des hôtes de la cage dorée. On serait nerveux à moins.

Certain jour, François Grau prononça un jugement impitoyable : « Nos dirigeants, proclama-t-il à la cantonnade, sont de parfaits.... « cornichons ». Langage peut-être incorrect en la forme, mais qui avait l'avantage, dans un pays où trop parler nuit souvent, de se poser en symbole de la liberté d'opinion, fondement de la Constitution de la quatrième République (française).

Au lieu d'être applaudi par les citoyens conscients et organisés qui l'écoutaient, Grau avait soulevé un murmure d'autant plus réprobateur que l'un des « cornichons » s'était insinué dans l'auditoire.

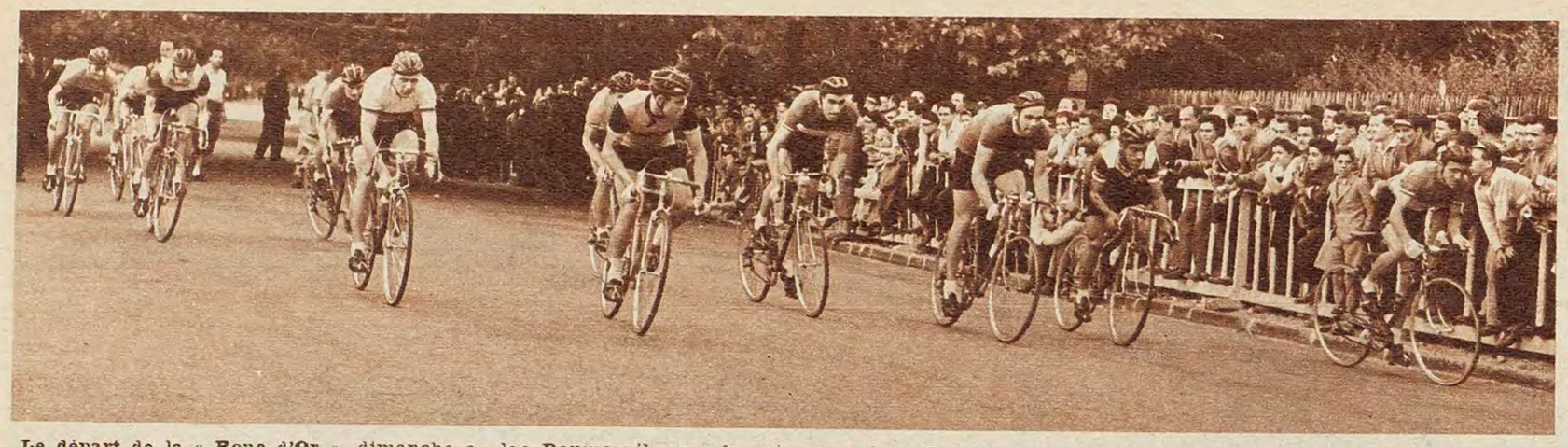
Inutile d'ajouter que, dès le retour des Catalans dans leur Roussillon natal, les dirigeants de l'U.S.A. Perpignan jugèrent l'éloquence particulière de leur accusateur parfaitement incompatible avec la qualité de capitaine d'équipe.

Ils eurent l'imprudence de colporter de bouche à oreille la sanction qui attendait le coupable. Elle visait à remplacer François Grau par l'international André Sanac au capitanat du XV.

Las ! la Presse, cette grande indiscrète, divulgua la nouvelle huit jours avant qu'elle soit officielle. Reprise par les organes régionaux, puis par la presse locale, celle-ci bouleversa les sens du capitaine dégradé, tandis qu'André Sanac, encore ignorant de son avancement inopiné, se retrempait dans le calme de la vie familiale à Trouillas (Pyrénées - Orientales) des secousses morales du mémorable voyage de Roumanie.

En recevant les trois « ficelles » (bien méritées d'ailleurs) qui font de lui le chef des troupes quinzistes catalanes, le sympathique Sanac a bouté hors de l'U.S.A. Perpignan (et à son insu) son camarade Grau. Ce dernier, son amour-propre meurtri, n'a pas accepté sa disgrâce. Il ira jouer à Saint-Girons, sa patrie d'origine.

Le roulement des cailloux du Salat torrentueux lui rappellera le roulement « d'R » du parler catalan, vocabulaire sonore et bon enfant, qui fait souvent bien du mal...



Le départ de la « Roue d'Or », dimanche au lac Daumesnil, sous le patronage du « Parisien Libéré ». Les concurrents vont prendre leur derny. De dr. à g. : Varnajo, Deledda, Van Steenbergen, Geminiani, Siguenza, qui cache Louison Bobet, Mueller, Bober, Malléjac, Bertaz, J. Bobet.

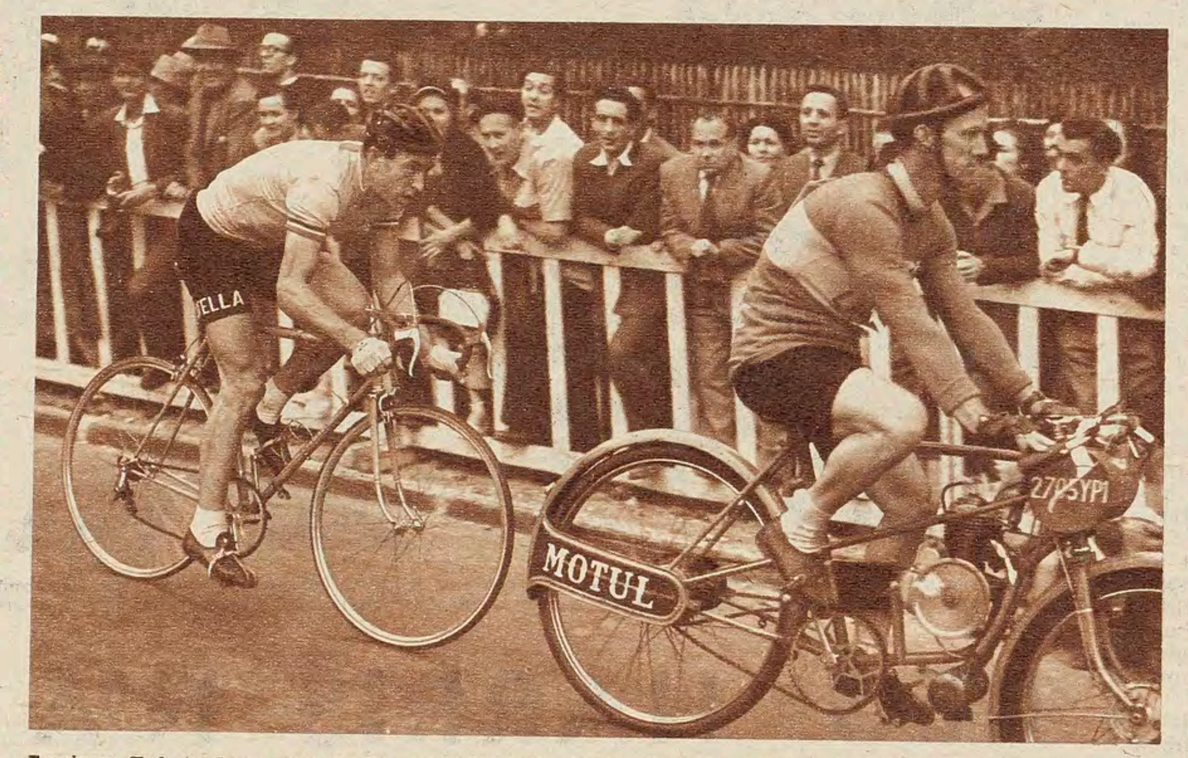
DAUMESNIL :

LOUIS BOBET AU PALMARES DE "LA ROUE d'OR"

LOUISON BOBET n'a rien perdu de sa forme Tour de France. Dimanche dernier, avec l'aide de son frère Jean, il a remporté une brillante victoire, sur le circuit du Lac Daumesnil, dans la « Roue d'Or », patronnée par le « Parisien Libéré ». Cependant, ses adversaires étaient Van Steenbergen, Mueller et Geminiani. Sur 80 km. courus derrière derny, il n'eut aucun rival à sa mesure à partir de la mi-course. A quelques jours du championnat du monde, le vainqueur du Tour de France a affirmé ainsi ses prétentions pour le maillot arc-en-ciel.

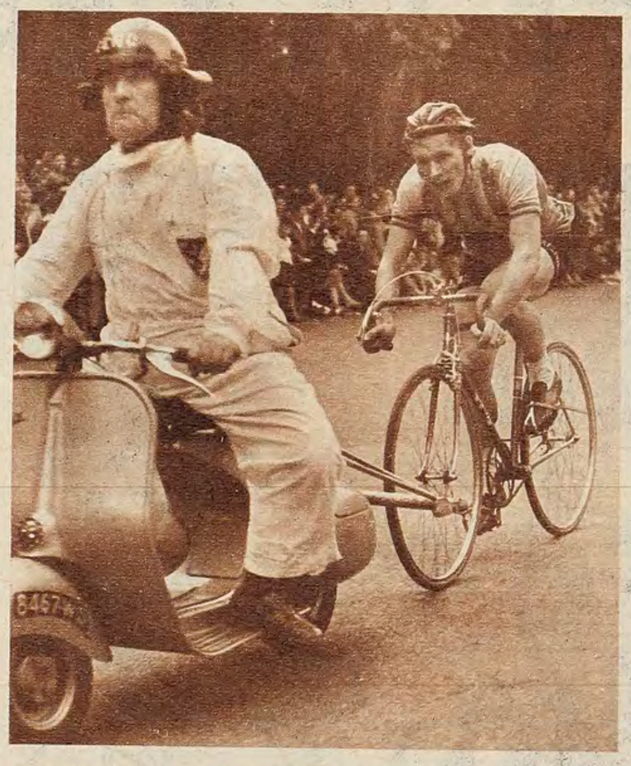
Le classement de la Roue d'Or :

1. Louison **BOBET**, les 80 km. en 1 h. 30' 2" (moyenne : 53 km. 004); 2. Jean Bobet, à 27"; 3. Bober; 4. Bertaz; 5. Van Steenbergen; 6. Geminiani; 7. Deledda; 8. Siguenza; 9. Varnajo; 10. Lohmuller.



Louison Bobet, dans une forme remarquable, lâcha tous ses rivaux au 20e tour. Collant de près à son entraîneur Milbach, il fonce à plus de cinquante à l'heure vers une nouvelle victoire.

Après son succès, la Nantaise L. Benoit est félicitée par son directeur R. Louviot.



Derrière scooters, R. Bezamat fit cavalier seul. En dépit d'une crevaison, il gagna avec 2' d'avance.

Le critérium des « minimes » revint, au sprint à l'espoir de Bois-Colombes, Delage.

Que voulez-vous savoir ?

Adressez vos réponses 124, rue Réaumur, à Paris

M. ROBERT BRINGAUD, SOCHAUX (DOUBS). — Oui, Jean Vernay a joué à Lille avant la guerre.

BAR « CHEZ JO ET JANINE », 14, RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, PARIS XIe. — La photographie de Schaer a été retouchée au montage à l'imprimerie. Nous nous excusons de cette erreur technique et vous félicitons de votre perspicacité.

M. ANDRE PLAISANT, SAINT-GENIX-L'ENFANT, PAR RIOM (PUY-DE-DOME). — Il n'y a pas d'école spécialisée dans la formation des reporters sportifs. Vous pouvez cependant vous adresser à l'Ecole de Journalistes, 18, rue d'Enghien, Paris.

PARACHUTISTE HENRI PROTON, T. O.E. — Marcel Cerdan a subi quatre défaites au cours de sa carrière : devant Craster en 1939, Buttin en 1942, Delannoit en 1948 et La Motta en 1949.

Mlle A. SANCHEZ, 15, ROUTE D'ALSACE, ALES (GARD). — Nello Lauredi est célibataire.

M. MARIUS VERMARE, SOUZY (RHONE). — Nous vous mettrons en relation avec nos lecteurs désireux de compléter leur collection du « Miroir des Sports ».

M. EMILE WEBER, HAUTE-SIERCK (MOSELLE). — Le titre de champion de France sur route 1946 a été attribué aux points. Caput l'emporta devant Soffieti et P. Neri.

SOLDAT YVES YOUINOU, ORLEANS-BRECY (LOIRET). — La Librairie des Sports est spécialisée dans la vente des livres traitant du sport. Nous ne connaissons pas l'ouvrage dont vous nous parlez.

UN ADMIRATEUR DE BOBET. — « But et Club-Le Miroir des Sports » ne mérite pas vos critiques au sujet de Jesus Lorono. Dans notre numéro 415 du 15 juillet, nous avons accordé une grande place aux exploits du grimpeur espagnol dans les Pyrénées.

UN GROUPE DE SPORTIFS ALREENS. — Les événements ont donné raison aux supporters de Louison Bobet. Il n'en est pas moins vrai qu'un coureur est toujours, même s'il est le grand favori comme l'était Hugo Koblet au départ du Tour, à la merci d'un accident.

UN FIDELE LECTEUR DU SANA DU PIC DU MIDI, JURANÇON. — Précisez votre question. Nous ne pouvons, dans le cadre de cette rubrique, vous donner toutes les adresses que vous nous demandez.

UNE TOURANGELLE. — Hugo Koblet, blessé, ne pourra pas participer au championnat du monde de poursuite qui sera disputé à Zurich.

UN SPORTIF QUI ADMIRE VOTRE JOURNAL. — Les grandes marques de cycles équipent effectivement les grandes sociétés amateurs.

UNE BRIVISTE. — Jacques Vivier a gagné la « Route de France » en 1951.

UN ADMIRATEUR DE BERNARD GAUTHIER. — Votre coureur favori est célibataire.

NOUS RAPPELONS A NOS CORRESPONDANTS

1. Nous ne publions plus les palmarès individuels ou ceux des compétitions. — 2. Nous ne répondons plus qu'à une seule question (formulez des demandes très précises). — 3. Nous ne signalons plus à nos lecteurs la transmission de leur courrier à leurs champions favoris.

La direction de « But et Club-Le Miroir des Sports » espère ainsi pouvoir répondre rapidement à tous ses lecteurs.

DES ESPOIRS — LE MIROIR DES ESPOIRS — LE MIROIR DES ESPOIRS — LE MIROIR

HENRI-JEAN VIDAL

(POIDS ET HALTERES)

Né à Narbonne, le 19 septembre 1932, Henri-Jean Vidal — « Jackie » pour ses amis — fit ses premières armes à Châtellerault et il a gardé beaucoup de reconnaissance à M. Bosquet qui fut pour lui un parfait professeur de culture physique. Puis il vint à Paris et s'imposa sous les couleurs de la Société Athlétique Montmartroise.

Fort bien proportionné pour un poids léger (66 kg. pour 1 m. 70, capacité pulmonaire supérieure à 5 litres, tour de poitrine de 1 m. 12 et en envergure de 1 m. 75), Vidal est encore assez faible dans le développé.

Il a cependant considérablement progressé depuis deux saisons. Sérieux — il ne fume pas et ne boit jamais d'alcool — il doit facilement améliorer ses performances maxima, surtout lorsqu'il n'aura plus le « trac » qui le saisit avant chaque compétition. Dès l'an prochain, il pourrait alors atteindre les 280 kg. aux trois mouvements classiques.

PIERRE HEYMANN

(ESCRIME)

Né le 13 septembre 1935, à Marcq-en-Barœul, Pierre Heymann est venu à l'escrime, comme il le dit lui-même, par pure tradition familiale. Son père et son grand-père comptèrent parmi les plus fines lames du Nord.

C'est donc jeune, très jeune, qu'il fit apprécier des qualités qui l'imposèrent rapidement comme un réel espoir national. Déjà champion de France universitaire, cet élève de l'école d'armes Nicton, de Lille, ne songe plus qu'à gagner sa place dans l'équipe de France toutes catégories.

Le président Bontemps croit beaucoup en lui. Ce jeune athlète de 75 kg. pour 1 m. 77 de taille, possédant 1 m. 88 d'envergure, une capacité pulmonaire supérieure à 4 l. 500, un tour de poitrine de 91 centimètres à l'expiration et de 101 centimètres à l'inspiration, a tout pour mériter cette confiance.

Très bon skieur, basketteur excellent, Pierre-Etienne Heymann est capable de s'imposer très vite.

JEAN-CLAUDE SKERL

(CYCLISME)

Son premier combat, Jean-Claude Skerl le gagna par K.O. sur un certain Piret. C'était à Rambouillet. La carrière du jeune poids coq s'arrêta là. Maman Skerl avait peur des coups que son fils cadet ne manquerait pas de recevoir.

Le pugilisme y perdit un espoir qu'y gagna le cyclisme sur route.

Il est né le 16 août 1931 à Paris et il habite à Bagneux. Taille : 1 m. 70; poids : 68 kg. Après avoir travaillé comme ajusteur-outilleur, il est devenu cycliste de presse. Entré à l'U.S. Franco-Belge, sous la direction de M. Dugast, il se classa vingt et une fois dans les huit premiers en 1951.

Libéré du service militaire le 14 avril 1953, il a confirmé les espoirs mis en lui en gagnant le Tour de l'Ile-de-France en trois étapes contre toute l'équipe du V.C.C.A. et en terminant 2e de Paris-Pacy-sur-Eure. Ce rouleur-grimpeur espère passer indépendant la saison prochaine et disputer les Six-Provinces...

7 JOURS DE SPORTS

DU 18 AOUT 1953
AU 23 AOUT 1953

ATHLETISME L'extraordinaire Mel Whitfield a battu en 2' 20" 8 le record du monde du kilomètre détenu par Jungwirth. Deux heures plus tard, il courait un 440 yards en 46" 2, soit à 2/10 du record du monde et passait aux 400 en 45" 9, à 1/10 du record du monde également. Mais il est possible que son kilomètre ne soit pas homologué, par suite d'une chinoiserie administrative. Ce serait dommage.

• La Hongrie a battu la Norvège par 140 pts à 71. Meilleures performances au cours de la rencontre : Jesinsky, 8' 54" 6 aux 3.000 m. et Rocavolgyi, 3' 47" 4 aux 1.500 m.

• A Pasadena, Fortuné Gordien a battu son record du monde du lancement du disque en réalisant un jet de 59 m. 28.

• Lueg a remporté (enfin) un 880 yards. Aux Highland Games de Londres et en 1' 54" 2.

• Sous la pluie, à Boulogne-sur-Mer, Victor Sillon a effectué une rentrée victorieuse. Sautant 3 m. 70 à la perche, il a battu Chevillard (3 m. 50) et montré qu'il méritait la sélection en équipe de France. Au triple saut, Boulanger, avec 14 m. 15, a battu M'Baye Malik, 13 m. 55.

BASKET-BALL Les Harlem Globe Trotters ont joué pour la dernière fois de la saison à Paris et obtenu un très vif succès.

CYCLISME Les dates de Bordeaux-Paris et des Nations ont été reculées en raison des grèves. La doyenne se disputera le 20 septembre et les Nations le 27.

• Les championnats du monde 1954 auront lieu, pour la vitesse et la poursuite à Cologne; pour le demi-fond à Hildesheim, pour la route à Solingen. Le championnat de cyclo-cross 1955 se déroulera en Sarre. L'Italie est candidate pour l'organisation du meeting 1955.

• Robert Desbats a remporté le Grand Prix d'Arcachon devant Darnaugilhem et Berton.

• Charbonnier étant maître chez soi, Ménage, d'Arras, a remporté Paris-Arras devant Bertolotti, Huyghe et le champion de France Hoorelbecke.

MARCHE Gilbert Roger a brillamment remporté le Tour d'Alsace en 38 h. 50' 37" devant le Nancéien Barthel, Hirsch, Vincent, Seibert et Godart.

NATATION Bozon et Lusien sont officiellement recordmen du monde. Les temps de 1' 3" 3 et 2' 18" 3 aux 100 et 200 m. dos du Troyen celui de 5' 35" 6 du Stadiste aux 400 m. 4 nages ont été homologués par la F.I.N.

• Bernardo a déclaré forfait pour le match France-Hongrie.

OFFICIEL Un arrêté paru au « Journal officiel » rend obligatoire le brevet sportif populaire pour les élèves se présentant au certificat d'études primaires. Cette décision dont l'importance est considérable revient pratiquement à rendre le sport, et en particulier la natation, obligatoire à l'école. Bien entendu des dispenses médicales sont prévues sur avis du médecin inspecteur de l'hygiène scolaire et universitaire.

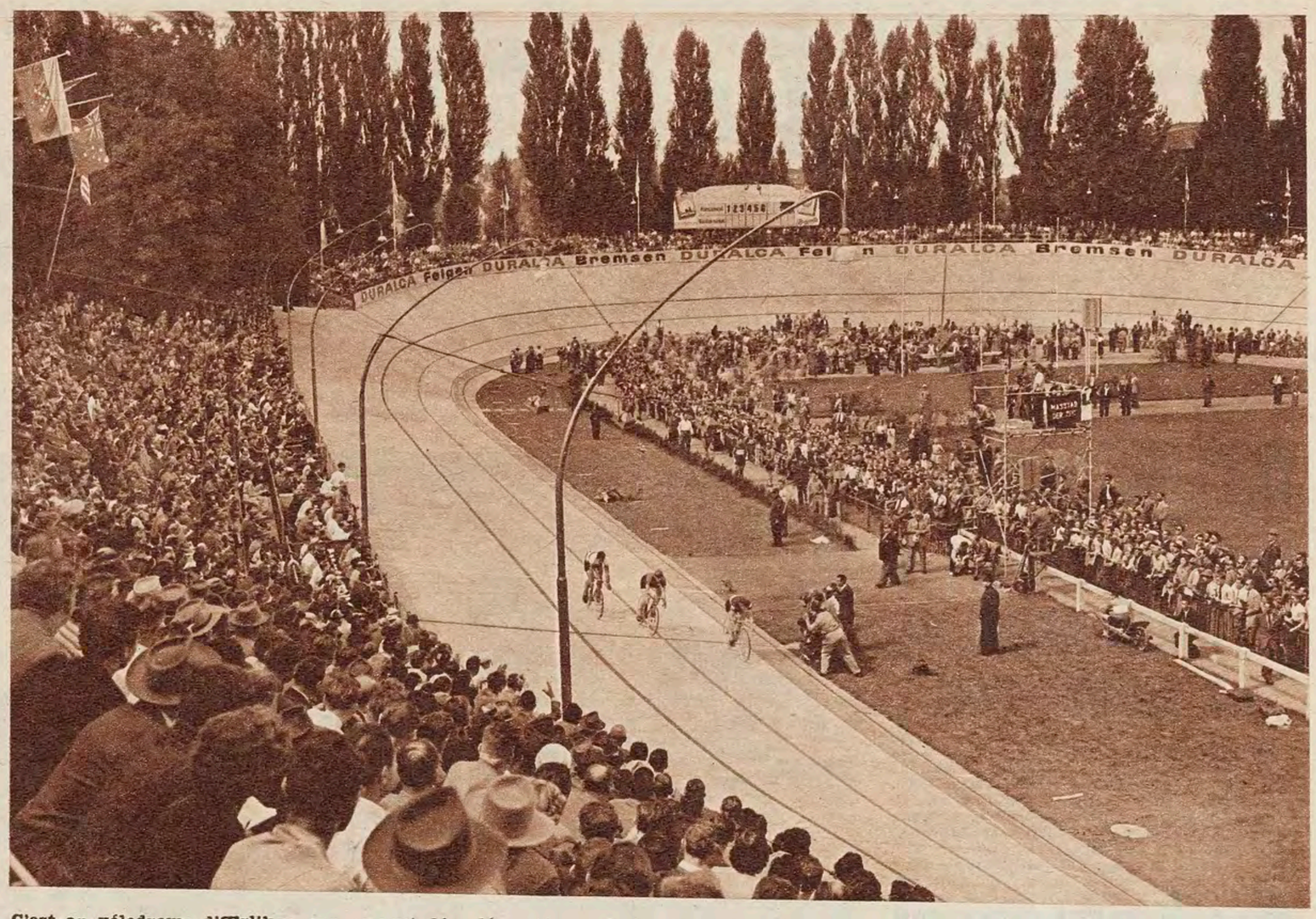
PELOTE BASQUE Les championnats de France ont commencé à Bayonne. Au rebot, Hasparen a battu Saint-Jean-de-Luz, 13-7; à grand chistera, Guétary a battu les Girondins de Bordeaux, 60-28.

SPORT MILITAIRE Aux championnats du monde de penthatlon militaire qui se sont déroulés à Stockholm, le Français Abdesselem a terminé 2e avec 43 pts derrière le Suédois Moberg, 27 points. Spécialité oblige : Abdesselem remporta le cross le dernier jour. Par équipes, la France a conquis la 2e place avec 270 points, contre 166 points, 5 à la Suède, triomphatrice du tournoi.

TENNIS La finale interzone de la Coupe Davis se disputera à Brisbane à une date qui demeure à fixer.

• Surprises aux championnats d'Amérique à Chesnut-Hills : Nielsen-Ulrich ont été éliminés par Richardson-Guernsey et Haod-Rosewall ont succombé 5-7, 14-12, 18-16, 9-7 devant Clark-Burrows. Fatigués, les jeunes Australiens !

WATER-POLO La Yougoslavie a gagné le trophée Italie à Nimègue devant la Hongrie, l'Espagne, l'Italie et la Belgique.



C'est au vélodrome d'Œrlikon que se sont déroulés cette année les championnats du monde cyclistes sur piste. Voici une vue générale du stade, plein à craquer, prise durant les épreuves de vitesse. On remarquera que la piste est très relevée, les lignes droites courtes.

REG. HARRIS N'A COMMIS A COUTÉ LE TITRE : IL A

Le Français Queugnet s'est montré très brillant, dimanche, dans la deuxième série du championnat de demi-fond. Il triompha sans être menacé. Il est (ci-dessus) à l'extérieur.

ZURICH. — Samedi, nous avons joué à cache-cache avec les averses, mais nous nous en étions finalement très bien tirés, puisque le programme avait pu se dérouler intégralement.

Certes, nous n'avons quitté Oerlikon que vers 9 h. 30 du soir, en pleine fraîcheur, mais ce sont là des choses dont on a l'habitude lorsqu'il s'agit de championnats du monde sur piste.

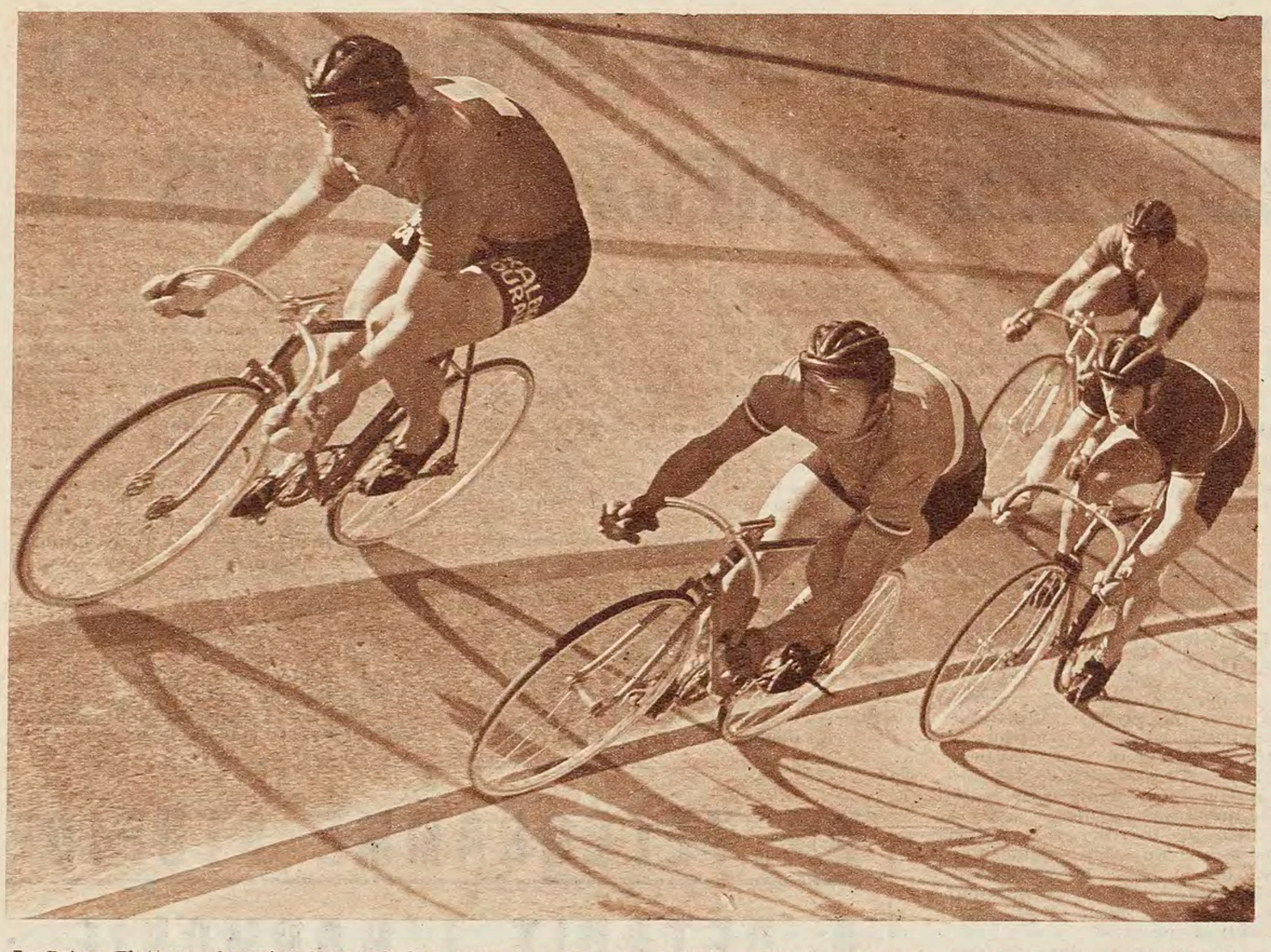
Ce dimanche, nous devions être gratifiés d'un ciel parfaitement bleu et d'un soleil réconfortant. Il ne nous restait plus qu'à constater l'énorme succès remporté par cette première partie du meeting mondial. Grande foule dans les diverses enceintes du vélodrome quelque peu rajeuni pour la circonstance et dominé par un gigantesque chronomètre publicitaire, admirablement placé pour défendre le prestige national.

LES FRANÇAIS NETTEMENT BATTUS EN VITESSE

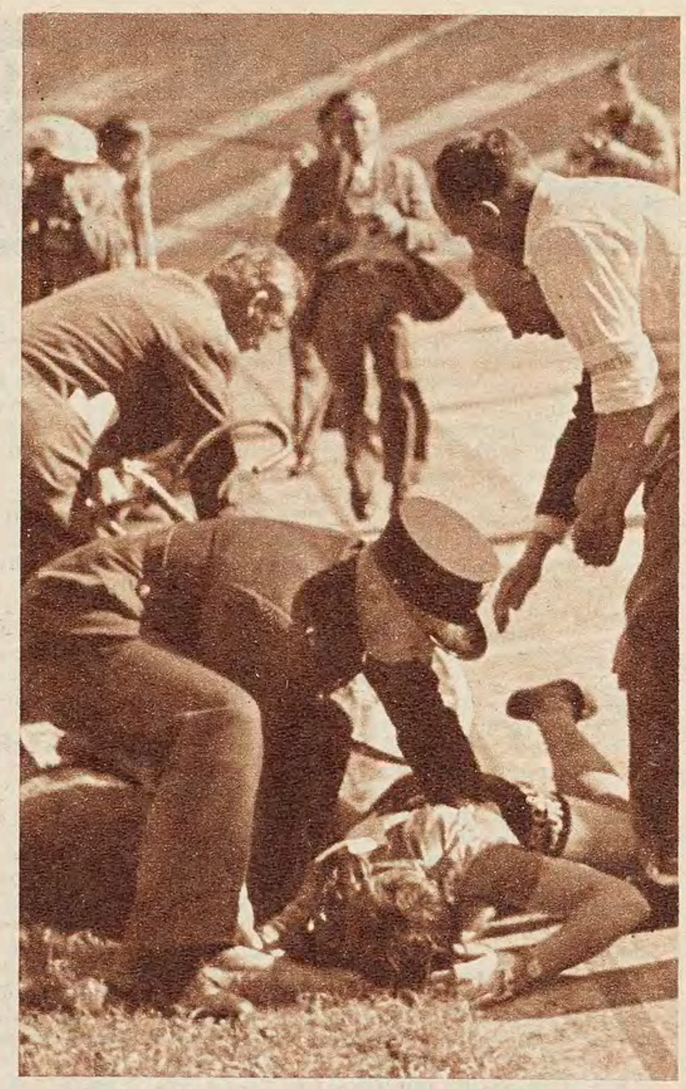
Les premiers maillots arc-en-ciel à attribuer étaient ceux des championnats de vitesse. Dans ce domaine, les coureurs français pouvaient-ils sortir victorieux de ce tournoi ? A franchement parler, nous en doutions un peu, sans toutefois nier les chances d'un Gérardin, d'un Senfftleben, d'un Bellenger, d'une part, d'un Beyney, d'un Lemoigne et d'un Gruchet de l'autre. Il nous paraissait seulement que nos représentants ne faisaient pas tout à fait ce qu'on appelle « le poids » par rapport à leurs grands adversaires étrangers Harris, Van Vliet, Sacchi, notamment face aux pros, Pinarello, Morretini, Potzerheim, Cox, Peacok au rayon des « purs ».

Il s'avéra très vite que notre absence d'enthousiasme et de confiance était assez justifiée. Dans les rangs pro, nous étions « accrochés » dès les quarts de finale. Gérardin étant battu par Sacchi, mais devant Jean Derksen, Senfftleben étant vaincu de son côté par Harris et Ghella; pour nos deux hommes le jeu de repêchage allait commencer. Seul Bellenger s'est tiré d'affaire avec honneur et avait fait mordre la poussière au tenant du titre Plattner, ainsi qu'à l'Italien Maspes.

Gérardin fut repêché un peu plus tard en triomphant du seul Ghella, Plattner et Bardley ayant fait une chute alors que le Suisse, en mauvaise posture, ten-



Le Suisse Plattner, champion du monde l'an dernier au Parc des Princes, espérait conserver son titre. Battu en quart de finale, il comptait se repêcher pour accéder aux demi-finales, mais tomba en démarrant devant Gérardin, Bardsley et Ghella.



Le choc fut brutal. Secouru aussitôt, il avait plus de peur que de mal. Il voulut recourir, mais il réclama en vain.

QU'UNE FAUTE A ŒRLIKON ET ELLE LUI NÉGLIGÉ DE SURVEILLER A. VAN VLIET

tait de se « coucher » sur notre compatriote qui volait manifestement vers la victoire.

Mais Senfftleben disparaissait, éliminé par Derksen et Harris.

En demi-finale, Bellenger (qui déclarait avoir été gêné par l'Anglais) se voyait battu par Harris, tandis que Gérardin s'inclinait devant Sacchi. Nouvelle tentative de repêchage en perspective. Curieux repêchage, d'ailleurs, puisqu'il opposait les deux Français à deux Hollandais, Van Vliet battu par Sacchi comme Gérardin, et Derksen battu par Harris comme Bellenger.

Là encore nous succombions. Van Vliet sortant victorieux de cette manche à quatre. C'en était donc fini pour nous.

Dans le même temps, nous avions perdu également toute chance chez les amateurs, Lemoigne et Gruchet étant éliminés depuis la veille. Nous ne pouvions plus compter que sur Beyney, le beau, l'athlétique, le puissant Calédonien. Hélas ! Beyney n'est ni un coureur expérimenté, ni un « battant » pour qu'il donne le meilleur de lui-même. Il faut que sa classe puisse se manifester librement dans l'orthodoxie la plus complète. Lorsqu'il lui faut se battre, imaginer une tactique, il perd 50 % de sa valeur réelle. C'est ce qui advint.

Vaincu en quart de finale par Pinarello, il fut repêché particulièrement devant Gosselin, Pesanti et Barclay, (le dernier tour en tête et 11" 4/5 pour les 200 derniers mètres). Mais il défaillait en demi-finale où il était oublié par Morettini et Peacock, et terminait 4e et dernier du repêchage des demi-finales enlevées par Pinarello.

Conclusion : nous possédions des espoirs d'une certaine qualité, mais ils ne sont pas mûrs pour les grandes compétitions internationales, et dans le cas particulier de Beyney, il y a lieu de craindre que cette lacune ne soit jamais comblée, en raison du tempérament quelque peu indolent de notre bel oiseau des îles.

DEUX ITALIENS CONTRE UN ALLEMAND DANS LA FINALE DES AMATEURS

On eût pu craindre des manœuvres un peu troubles. Il n'en fut rien. Très beau coureur, battu de justesse l'an dernier au Parc des Princes par son compatriote Sacchi, Morettini emmenait le sprint à toute allure, ayant dans son sillage Potzernheim. Plus l'arrivée était proche, et plus il apparaissait que le Transalpin avait course gagnée. Il l'emporta effectivement, mais non sans que Pinarello ait, mais un peu tard, effectué un retour sensationnel.

Morettini est sans nul doute un garçon qui fera parler à nouveau de lui, lorsqu'il sera professionnel. Mais comment les choses allaient-elles se passer

De l'un de nos env. spéc.
CLAUDE TILLET

en ce qui a trait aux pros ? Deux anciens champions du monde de la catégorie Van Vliet et Harris, contre le nouveau venu Sacchi lui-même ancien champion du monde amateur.

Van Vliet menait tout d'abord devant Harris et Sacchi, mais un faux départ survenait après la cloche, sur crevaison du Hollandais. Nouveau départ, même tactique initiale. Van Vliet menant avec une bonne vingtaine de mètres d'avance, mais à peine la cloche retentissait-elle qu'il démarrait, surprenant ses adversaires qui ne s'attendaient pas évidemment à une attaque si brusquée. On en était encore en effet à un peu plus d'un tour du but. Harris laissait à Sacchi le soin de mener la chasse, mais il s'avérait que celle-ci était impossible.

Van Vliet était victorieux et il l'était de la plus belle manière, puisqu'il couvrait les 200 derniers mètres en 11" 3. Sacchi finissant second et Harris troisième.

Victoire de la tête sur les jambes, bien sûr. Mais les jambes avaient néanmoins patiemment joué leur rôle. Faut-il rappeler que Van Vliet n'avait pas été champion du monde depuis 1948 (Amsterdam) et que l'on avait parfois tendance à le considérer comme un champion usé. Le voici pleinement reparti. Il a donné à Harris une belle leçon, car il apparaît certain que le Britannique surveillait avant tout Sacchi, et se souciait beaucoup moins du « vieux ».

Quoi qu'il en soit, il y a lieu de se féliciter du double résultat mondial des sprinters. Succès absolument indiscutables de part et d'autre. Nous étions loin des palabres du Parc des Princes d'il y a un an.

PATTERSON ET MESSINA PROBABLES CHAMPIONS DU MONDE DE POURSUITE

Venons-en maintenant vers le proche avenir et envisageons l'actuel cyclisme mondial sous l'angle de la poursuite.

Là aussi, défaite pour le muscle français, défaite probable devrions-nous préciser, puisqu'à l'heure où sont écrites ces lignes, elle n'est pas encore sanctionnée par les résultats définitifs. Le routier professionnel Hassenforder et l'amateur Vitre étant l'un et l'autre qualifiés pour les demi-finales à courir lundi. Mais il est dans ces spécialités une indication qui ne trompe pas. Hassenforder, vainqueur du Belge Raphaël Glorieux en quart de finale, ne réalisa pas une performance comparable à celle de Patterson qui, une fois de plus, négligea la vitesse pour faire joujou avec ses adversaires et poursuivre, et si Vitre triompha joliment de Wimer, il est bien loin d'un Messina et d'un Campana qui élimina pour sa part le champion du monde 1952 Van Heudsen. C'est là un de ces deux Italiens que notre compatriote rencontrera en demi-finale, et là s'arrêtera pour lui le tournoi international.

Quels seront les champions ? Chez les pros, Patterson, répétons-le. Mais qui l'Australien vaincra-t-il ? Il aura battu quant à lui, un Bevilacqua moins bon que l'an dernier, et c'est, soit Nilsen, soit Hassenforder qu'il affrontera paisiblement, le Danois et le Français devant effectivement se retrouver en demi-finale. Nous pensons que Nilsen, régulier, dur, accrocheur, viendra à bout d'un Hassenforder dont il faut dire qu'en dépit de son inexpérience, de son absence de style, de son manque d'application, il saura largement donner raison aux sélectionneurs fédéraux. L'expérience méritait indiscutablement d'être tentée, et la meilleure preuve en est que le champion de France Andrieux ne put même pas réaliser en éliminatoire contre la montre le temps qui lui eût permis d'accéder aux quarts de finale. Hassenforder, lui, avait réalisé le 5e temps, 6' 39" 4/10 contre 6' 49" 1/10 à Andrieux.

Il reste à savoir si la formule consistant à qualifier de « poursuiteur » par le truchement d'un essai solitaire est bien la bonne. Pour notre part, nous ne l'avons jamais pensé, et le pensons moins que jamais.

Ne terminons pas ce tour d'horizon zurichois sans parler des stayers, dont la grande finale aura lieu mercredi en nocturne. Là, pas de doute possible, sauf événement imprévu et imprévisible, le Belge Adolphe Verschueren, actuel champion du monde, renouvellera son bail avec le titre et le maillot arc en ciel.

VERSCHUEREN, GRAND SEIGNEUR DU DEMI-FOND,

Samedi soir, il effectua une démonstration de supériorité qui ne saurait laisser d'illusion. Il tourna autour de ses adversaires, leur prenant trois tours. Au milieu de ses rivaux, il y avait le champion de France Henri Lemoine. Verschueren relégua les autres à 8 et 10 tours ou davantage, battant de surcroît tous les records locaux à partir du 50e kilomètre.

L'Allemand Schorn était troisième et se qualifia également.

Dimanche après-midi, le même rôle devait être tenu (mais tout de même avec moins de brio) par notre compatriote Queugnet, qui battait l'Italien Martino par 6 tours et le Suisse Besson par 8 tours.

Il importe peu de savoir quel sera le « repêché » de lundi soir. Le rôle de ce septième homme devant être très effacé le lendemain. Une seule question se pose, en effet. Quel sera le second derrière Verschueren? Un Français presque à coup sûr, et nous croyons davantage en Queugnet qu'en Lemoine. Outsider : Martino.

Ainsi s'achèveront les championnats du monde sur piste, bien peu favorables à nos couleurs, mais assurément excellents quant à la qualité du sport.

Revanche française à Lugano samedi et dimanche ? Pourquoi pas ?

VOIR PAGES 10 ET 11 LA SUITE DE NOTRE REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE

"LE TOUR DE MES TOURMENTS"

PAR MARCEL BIDOT
DIRECTEUR TECHNIQUE DE L'ÉQUIPE DE FRANCE

APRÈS AVOIR SOMBRÉ FURIEUX, ONT PRIS LE

ON attaque la montagne et là il n'est plus question de tactique. Il faut être le plus fort. Pourvu que celui-là soit un des miens ?

Dès le départ, une échappée : Darrigade, Drei, Huber. Le passage à niveau de Laruns est fermé et les voitures sont bloquées au moins dix minutes. Que se passe-t-il devant ? Je bous d'impatience, me posant cent questions au sujet de mes coureurs. La barrière se lève enfin, les voitures passent et c'est une infernale corrida sur la route sinueuse. Le premier tricolore que je remonte c'est... Le Guilly. Il a crevé et réparé tout seul. Personne ne l'avait attendu. Mes « serviteurs » s'étaient dit : « Celui-là grimpe mieux que nous, il se débrouillera bien pour revenir dans l'Aubisque... ».

N'empêche qu'au pied du col, Le Guilly était dernier. Il fit une remontée éblouissante, passant des groupes de coureurs, terminant au sommet à 7' de l'Espagnol Lorono, cet inconnu qui se faisait connaître, mais à 1' 40" de Koblet et Huber, 1' 20" de Bobet et à 55" de Robic qui avait fait une ascension prudente. Autant dire que Le Guilly, sans cette crevaison, eût pu tenir compagnie à Lorono.

J'apprends, dans l'Aubisque, que Koblet a déclenché une attaque fulgurante et que Bobet s'accroche et n'est pas loin... Geminiani non plus, du reste et Antonin Rolland est avec Le Guilly. Allons, les affaires « France » ne vont pas si mal.

KOBLET EST ELIMINE !

Qui aurait pu prévoir que Koblet allait perdre le Tour dans la descente ? Je sais, il y avait la guérisseuse de Rémy mais, enfin, ce n'était pas humainement pensable. On m'a dit, depuis, que Koblet, à l'instant où il tomba, était lâché par le groupe de Louison et qu'il était en proie à une sévère défaillance. André Leducq l'a même affirmé dans son article du « Parisien Libéré » et j'ai tout lieu de croire en « Dédé » qui possède un coup d'œil infaillible. Evidemment une question se posera toujours : Koblet était peut-être battu ce jour-là mais avait-il réellement perdu le Tour ? Ce n'est, à mon avis, qu'une hypothèse. Il restait douze étapes à courir et, mon Dieu, un homme de la classe de Koblet a la faculté de se reprendre.

En tout cas, si nous étions consternés par la gravité de sa chute, son abandon nous ôtait un gros poids sur la poitrine.

Le bilan de l'étape était bon pour nous. Louison avait été parfait, gardant le contact constamment avec Schaer, Astrua, Bauvin, Van Genechten, sans avoir à s'employer plus que de raison. Il avait, somme toute, été plus régulier que Robic sur l'ensemble de l'étape. « Biquet », lâché, eut un départ pénible mais il revint en trombe dans Cauterets pour prendre la seconde place au sprint. Les 30" de bonification qu'il avait prises et les 14" que Bobet perdait sur lui constituait un petit gain, appréciable, sans doute, mais pas méchant.

Un coureur m'avait prodigieusement étonné : Antonin Rolland. Il avait d'abord beaucoup mieux monté que je ne le prévoyais et son état de fraîcheur était réconfortant. Par contre, Lucien Teisseire avait peiné tout le jour. Il comprit tout de suite, après cette étape, que son rôle serait désormais celui d'un équipier fidèle et, quand on connaît le dévouement dont Lucien est capable, c'est énorme.

De ce fait, et de par son comportement excellent, Antonin Rolland montait d'un cran dans la hiérarchie de l'équipe. De « serviteur », il devenait « protégé ».

Geminiani avait été moyen. Il terminait à deux minutes de Rolland. Nous nous trouvions donc, au classement général, avec Lauredi, Geminiani, Rolland et Bobet, échelonnés de la 12e à la 17e places en moins d'une minute ! Quatre hommes dans un mouchoir et ce n'était pas encore aujourd'hui que je pouvais désigner fermement un leader. Néanmoins, c'est sur Louison que je comptais. Il ne souffrait plus et son état général était bon. Je me doutais bien qu'il était le plus apte à vaincre finalement, cependant, il ne m'était pas possible encore de reporter tous les espoirs de l'équipe sur lui. Il fallait, pour cela, que la situation se clarifiât.

J'aurais pu être heureux mais voilà que Le Guilly, à son tour, se faisait entendre. Il était mécontent de la façon dont ses camarades l'avaient traité au moment de sa crevaison.

— Pensez, Monsieur Bidot, ils m'ont dit de me débrouiller. Si j'avais reçu une roue tout de suite, j'avais ma chance...

— Ce que je te demande, mon petit Le Guilly, c'est d'être un auxiliaire précieux pour tes chefs de file...

Je convenais volontiers qu'il aurait pu bien se classer à Cauterets mais que pouvait-il espérer de plus ? Il comptait 22 minutes de retard sur Schaer. Je consentais malgré tout à lui laisser une certaine autonomie parce qu'il se trouvait dans son domaine, la montagne.

LE RETOUR FANTASTIQUE DE LOUISON SUR ROBIC

Nous partons de Cauterets et la longue descente sur Luz prélude à l'attaque du Tourmalet. Dès les premières rampes, Robic attaque. Un seul coureur peut tenir sa roue : Le Guilly. Selon les consignes que je lui ai données, le jeune tricolore ne mène pas un mètre. C'est à Robic de faire le travail et cela fait partie de mon plan. Au sommet du Tourmalet, noyé dans le brouillard, enveloppé de nuages denses qui laissent perler des gouttes de pluie, Robic précède Le Guilly d'une roue !

Les coureurs plongent dans la descente. Deux virages, Robic s'affale en dérapant ! Le Guilly en fait autant un peu plus bas... Quel mauvais descendeur ce gosse ! Il faut qu'il apprenne s'il veut jouer un grand rôle dans les Tours de France futurs.

Robic est remis sur pied rapidement, il fonce à folle allure et passe Le Guilly qui va être victime d'une crevaison.

Le Suisse Schaer défend son maillot jaune avec l'énergie du désespoir. Un moment, dans l'ascension du Tourmalet, il a lâché Bobet, Astrua, Bauvin et Lauredi mais Louison et Nello font une descente à tout casser et l'écart diminue. Pour que Louison ait pris de tels risques il faut croire qu'il est sûr de lui. Je m'en réjouis !

La fin de l'étape fut étourdissante et passionnante. Bobet et Lauredi commencèrent par rattraper Bauvin qui avait réussi à les lâcher dans Aspin puis, dans Peyresourde, ce fut au tour de Schaer à capituler. Malheureusement, Lauredi était tombé dans la descente d'Aspin et il n'était pas de la fête ! Robic devant, Bobet et Bauvin derrière. Il y eut un match poursuite sensationnel. Robic ne gagna que par 1' 27", à Luchon. Je suis sûr que s'il y avait eu quelques kilomètres de plus, il était rejoint.

Voilà mon Louison complètement retapé ! Il sait maintenant que seul Robic peut réellement l'inquiéter et il est prêt à lui disputer ce maillot jaune qu'il vient d'endosser. Robic, d'ailleurs, a terminé très fatigué. Je m'en rendis compte à l'arrivée quand je vis qu'il avait un certain mal à retrouver son souffle. Maillot jaune, maillot vert, « Biquet » était comblé, il devenait le grand favori, pourtant je n'aurais pas parié sur ses chances car il était moins frais, physiquement, que Louison.

Le classement général traduisait bien la poussée de Bobet, la remontée progressive qui l'amenait aux premières places. Il était cinquième à 9 minutes du maillot jaune. Autre événement : nous gagnions le challenge par équipes de l'étape. Nous passions aussi 2e au challenge international, tandis que Lauredi était 8e, Rolland 10e et Geminiani 13e. Quarante-huit heures avant, nous n'en étions pas à ce point !

Le retard de Louison sur Robic ne m'inquiétait pas. Je pensais que l'étape contre la montre corrigerait tout cela, connaissant bien les qualités de rouleur de Bobet et la médiocrité de « Biquet » dans cette spécialité.

Somme toute, en dépit de la conquête du maillot jaune par notre adversaire N° 1, excellente journée pour l'équipe de France. Mais au sortir des Pyrénées, toujours pas de leader ferme pour moi. Bobet ne l'est qu'en puissance parce que mes quatre hommes se tiennent en moins de cinq minutes ! Curieuse situation. Je dois rendre cette justice à Louison qu'il ne m'a pas demandé, à Luchon, où pourtant il prenait position en tête de l'équipe, de faire passer tous ses camarades à son service. Mais, pour moi, il était déjà le leader sentimental. Il avait terminé si fort que je pouvais lui accorder confiance.

Savez-vous qui termina dernier des tricolores ? Le Guilly ! Le pauvre, la malchance s'abattit sur lui : trois crevaisons, dérailleur cassé. C'est trop pour un seul homme, fut-il grimpeur. Il méritait, je crois, la prime de la déveine.

Le soir, à table, toute l'équipe est satisfaite, je le sens, rien qu'aux plaisanteries qu'on s'envoie. C'est signe que tout va bien. Mais le problème qui se pose pour nous devient plus compliqué. En effet, la disparition de Koblet rend un autre son. Hugo nous servait bien quand il était là, arrêtant la course ou la lançant. C'était toujours autant que nous n'avions pas à faire. Et maintenant, que va-t-il se passer ? Est-ce que tout ne va pas se retourner contre nous ? Nous voici en face des réalités à la fin d'une belle journée. Le meilleur moyen dont je dispose est de jouer avec les quatre hommes qui peuvent inquiéter Robic. Et je décide de les lancer entre les Pyrénées et Monaco dans le but de brouiller les cartes. La manœuvre de diversion est nécessaire pour tenter un gros coup...

UN TÉLÉGRAMME STUPIDE A DÉTRUIT L'HARMONIE : «Abandonne si tu veux» ai-je crié à Géminiani

NOUS SOMBRONS DANS LE RIDICULE COMPLET

Nous partons de Luchon avec l'espoir de trouver une ouverture favorable en cours de route. S'infiltrer au bon moment, tout est là. Les Bretons sont en tête et contrôlent toutes les échappées. Ils ne mènent pas, bien entendu et c'est de bonne guerre. Dans ces attaques, aucun Français, aucun Italien, car le marquage est impitoyable et Robic en personne y veille.

En attendant, j'ai de quoi m'occuper à l'arrière. Rémy a crevé devant un passage à niveau fermé et je fais stopper Deledda, Bernard Gauthier et Le Guilly. Quand je reviens derrière le peloton, une grosse échappée s'est produite. Elle est formée de régionaux et d'étrangers qui ne sont pas dangereux dans l'immédiat. Les Français s'endorment dans la roue de Robic. Seul Antonin Rolland essaie de sauter dans le sillage de Van Est qui a démarré. Antonin reste en carafe à cinquante mètres et ne peut raccrocher. A Albi, ces cinquante mètres lui coûteront la 4e place du classement général à deux minutes du maillot jaune !

L'échappée prend de graves proportions et Robic sourit sous son casque de cuir. Il a très habilement manigancé son plan car François Mahé, son équipier, est en tête et les minutes qui s'ajoutent aux minutes font de lui un nouveau maillot jaune. On se regarde de voiture à voiture avec des figures consternées. Je viens à la hauteur de la jeep d'Alfredo Binda et je crie :

— Alors Alfredo, que font tes coureurs ?

— Et que font les tiens, Marcel ? me répond Alfredo imperturbable...

J'ai plutôt l'impression qu'ils sont, comme les Italiens, obnubilés par Robic et qu'ils ne pensent pas au bouleversement qui est en train de s'opérer.

A Albi, les Bretons sont en joie; ça s'arrangeait bien pour eux : le maillot jaune ne sortait pas de la famille. Robic était radieux, il croyait avoir fait un coup d'Etat. Il l'aurait été un peu moins s'il avait su, alors, qu'il venait de perdre le Tour.

Je suis beau joueur et j'accepte la défaite mais les paroles que prononça « Biquet » à la radio, à Albi, me restèrent sur l'estomac. Il nous tourna proprement en ridicule, nous, l'équipe de

Après le bon tour joué par l'équipe bretonne aux tricolores, la joie règne autour de la table des hommes de Le Calvez. Robic, à l'extr. dr., exprime (trop haut) sa satisfaction.

DANS LE RIDICULE A ALBI, LES TRICOLORES LENDEMAIN UNE REVANCHE SENSATIONNELLE !

France, se gaussa de la farce qu'il nous avait jouée et il eut tort.

J'aime autant vous dire que ça chauffait dur à la table des tricolores où l'on était déjà au courant des termes employés par Robic.

ROBIC PAYE SES EFFORTS TROP INCONSIDERES

Bobet était affreusement vexé de s'être laissé duper de la sorte, Géminiani voulait se venger dès le lendemain et Lauredi, le placide, criait « qu'il allait rentrer dedans » ! Tout le monde était déchaîné. Les propos imprudents de Robic avaient littéralement fait exploser mes coureurs. Nous étions « Grosjean », effectivement, seulement nous avions la possibilité de nous rattraper et de frapper un grand coup nous aussi.

Un plan fut vite élaboré autour de la table. On en perdit le boire et le manger ce soir-là, mais tout fut arrêté séance tenante.

— Il faut y aller dès le départ, demain, dis-je et pas de quartiers. Les uns après les autres, démarrez, cassez tout. On va bien voir s'ils sont les plus forts !

Geminiani s'offrit pour emmener ses camarades aussitôt le signal de l'envol donné. Mes tricolores étaient résolus et cela me fit grand plaisir. Nous avions perdu sottement une bataille mais nous étions décidés à gagner la guerre !

Jean Robic avait beau expliquer à tout le monde que la perte de son maillot jaune le comblait d'aise, que, d'ailleurs, il possédait toujours le même avantage de temps sur ses rivaux et que, par conséquent, rien n'était changé, je ne « coupais » pas, pour ma part, dans cette histoire. Certes, la tactique de la veille avait été géniale, en ce sens qu'elle avait relégué les miens assez loin. Bobet qui venait à 9 minutes du leader à Luchon, comptait maintenant 18 minutes de retard et Lauredi, Rolland, Geminiani de 22 à 24 minutes ! Il n'était pas question de négliger le jeune François Mahé, coureur de belle classe, mais, pour nous, c'était Robic l'homme à battre et le plus tôt possible. Nous n'ignorions pas que « Biquet » se mettait difficilement en action au départ de chaque étape et cette espèce de vulnérabilité initiale devait être mise à profit par les tricolores.

Ce parcours n'avait jamais été emprunté dans le Tour mais on me l'avait décrit avec un luxe de détails. Je savais qu'il était dur avec de bons raidillons et, la chaleur aidant, propre à un bouleversement total. Une chance pour les miens d'obtenir une revanche.

J'avais recommandé à mes coureurs de manger légèrement de façon à pouvoir démarrer à fond dès que le directeur de la course abaisserait son drapeau rouge. Mais, dans leurs poches de maillot, ils avaient emporté une certaine quantité de nourriture pour ne pas être vaincu en route par la faim.

Une journée lourde se prépare à tous points de vue, aussi bien dans ses conséquences que dans l'atmosphère.

Notre plan est simple : mes quatre « protégés » s'échappent et leurs cinq camarades font la police au sein du gros peloton pour que Robic et les siens ne puissent pas revenir.

Le départ est rapide et, au loin, devant moi, je vois déjà quelques maillots tricolores « balayer » la route, sur la droite, sur la gauche. Le compteur des voitures monte à plus de 50 !

J'attends avec impatience le verdict de l'ardoisier pour relever les numéros des échappés. Que vois-je ? J'exulte ! 61, 65, 66, 69... Bobet, Geminiani, Lauredi et Rolland sont dans le coup avec quelques autres. Un seul Breton est avec eux, c'est Malléjac. Cette fois, la grande corrida est commencée et je ne me tiens plus de joie. Comme dans toutes les grandes occasions, je suis au volant de la jeep. Il faut que je conduise, c'est plus fort que moi. La première partie de la mission est accomplie. Nous marquons déjà un point sérieux car il n'est pas très facile de faire partir quatre hommes aussi en vue que les miens.

Je passe le peloton où tous mes équipiers sont occupés à régler le sort de ceux qui veulent fuir. Lucien Teisseire me cligne de l'œil au passage et je lui fais signe de « casser » le train. D'un signe de tête il me fait comprendre que je n'ai pas à m'inquiéter pour cela. Ah ! Robic est bien entouré. Il est proprement « cadenassé ». Je file en avant pour maintenir le moral des autres et les renseigner sur les premiers écarts.

— Roulez, roulez, c'est un succès, dis-je, vos camarades font un travail merveilleux à l'arrière ! Ils contrôlent tout et vous aident...

Mes quatre gars ont le sourire et repartent de plus belle à cette annonce. L'écart grandit sous leur impulsion et l'effort est terrible. Il fait une chaleur suffocante. Les visages creusés sont inondés de sueur. Fiorenzo Magni est là, lui aussi, et c'est un renfort appréciable; Astrua et Bauvin sont également revenus. Mais ce sont mes Français qui accomplissent la plus rude besogne du groupe. Ils sentent qu'ils sont en train de jouer le Tour de France et ils jettent toutes leurs forces dans la bagarre. Je crains qu'une crevaison ne vienne rompre la bonne harmonie mais les Dieux sont avec nous.

Au 55e km., « nous » possédons déjà 5' 55" d'avance sur Robic; au 90e km., 6' 15". Je communique ces renseignements aux miens pour les inciter à poursuivre la lutte. L'occasion est trop belle et il ne s'agit pas de la gaspiller. Tout ou rien ! C'est le mot d'ordre.

« BIQUET » ETAIT BATTU AVANT SA CHUTE !

Un motard de presse arrive à ma hauteur et m'apprend que Robic a fait une chute assez sérieuse, qu'il est reparti mais que son retard est très important. Cette fois, plus de question, mes quatre gars sont sur la bonne voie. Je les informe de la nouvelle et cela a pour effet, tant ils veulent prendre une revanche éclatante sur « Biquet », de faire augmenter l'allure du groupe qu'ils emmènent.

Qu'on me permette, ici, d'ouvrir une parenthèse. On me dira qu'il n'y a pas à se glorifier d'avoir vaincu un adversaire déjà terrassé. A cela je réponds d'une manière formelle : ROBIC ETAIT DEJA BATTU AU MOMENT DE SA CHUTE. Il comptait, alors, plus de 7 minutes de retard et, d'après les renseignements que l'on me donna, ne paraissait pas dans son « assiette ». Jugeons sur pièces, si vous voulez. J'avance un argument irréfutable : le peloton dans lequel Robic se trouvait « prisonnier » des tricolores, termina à Béziers avec 20 minutes de retard ! Et tous mes gars marchaient bien ce jour-là puisque le dernier de l'équipe, Rémy, se classa 49e. Autant dire qu'il n'eût été guère facile pour le Breton de se libérer, même par la force. De toute évidence, la chute n'a rien arrangé, ni pour « Biquet », ni pour nous et davantage pour lui que pour nous. Car il subsistera toujours un doute dans les esprits, ce qui atténuera fortement notre succès écrasant. Que « Biquet » ait terminé, à Béziers, avec 40 minutes de retard sur les miens, peu m'importe, ce qui compte à mes yeux c'est qu'il était, de toutes façons, largement battu. Je tiens à rendre hommage à la valeur de Robic. C'est un fier combattant, un adversaire de qualité, mais il avait produit, depuis le départ de Strasbourg, tant d'efforts inconsidérés que sa défaillance était inéluctable. Aux arrivées, Robic disputait chaque sprint à Schaer dans l'espoir de lui ravir, peu à peu, le maillot vert du « Cinquantenaire ». Dans les Pyrénées, il fut prodigue de ses forces pour conquérir le maillot jaune et asseoir sa supériorité. C'était trop ! A un point, même, que je me demande s'il visait réellement la victoire finale. De coup d'éclat en coup d'éclat, il finit par se déséquilibrer tout à fait, perdant, ainsi, le bénéfice acquis, en une seule étape.

Je déplore sincèrement que « Biquet » ait sombré de cette façon-là et je reste persuadé que son compte était réglé au moment de sa chute.

Mais revenons au déroulement de l'étape. Bauvin, qui était dangereux, avait crevé ; Magni, redoutable finisseur, avait été lâché dans une côte à fort pourcentage. Fiorenzo, qui est un charmant homme, ne m'en voudra pas d'avoir établi le « barrage » pour lui interdire de recoller au groupe. C'était logique étant donné que je le craignais, au sprint, pour mes protégés. C'est curieux comme tout se déroulait au mieux. On eût dit que tout concourait au triomphe de l'équipe de France. Le ciel nous devait bien cette compensation, à vrai dire !

LE TONNERRE ECLATE SOUDAIN A BEZIERS !

Avant d'arriver à Béziers, j'avais pris la précaution de venir au contact de mes tricolores pour sonder leurs intentions :

— Vous avez arrangé quelque chose ? demandai-je à Géminiani.

— Oui, répondit « Gem », nous laissons gagner Louison pour la minute de bonification, nous sommes d'accord...

Parfait ! C'était parfait ! Louison, ainsi, pouvait se rapprocher d'Astrua dont il n'était séparé que par deux minutes. Je me frottais les mains de contentement, confiant en la force et la cohésion de mes quatre tricolores. Quelle revanche ! C'était sensationnel ! On dit toujours que la vengeance est un plat qui se mange froid, mais cette fois il était servi chaud, au lendemain d'une étape catastrophique pour nous. La réplique ne s'était pas fait attendre et il s'agissait d'une victoire totale.

L'arrivée à Béziers avait lieu sur une mauvaise piste en cendrée destinée à l'athlétisme et non aux courses cyclistes. Lauredi avait pénétré en tête avec « Gem » dans sa roue, Louison, bien tiré, et Antonin Rolland en arrière-garde pour prévenir un démarrage possible d'Astrua. Mais, sur cette cendrée peu praticable, il était difficile de tenir l'équilibre. Les roues chassaient et Louison prit peur...

Je m'étais placé dans le virage qui précédait la ligne d'arrivée et, quand je vis Lauredi déboucher à cette allure, je lui fis signe de ralentir. Nello ne « coupa » pas assez tôt, ou ne « coupa » pas du tout, attiré qu'il était par le succès d'étape qui s'offrait à lui... Géminiani se retourna pour inciter Louison à passer, mais le mal était fait ! Mes quatre coureurs se classèrent dans l'ordre où ils étaient entrés. Je pensais que cette échappée allait s'achever, naïf que j'étais, en apothéose et voilà qu'elle tournait au drame ! Déjà, Bobet et Géminiani se querellaient en présence des journalistes qui déversaient un tas de boue sur l'équipe de France. Des sifflets, des cris... C'était le scandale dans toute son ampleur ! Tout le monde s'énervait et les commentaires allaient leur train...

— Pourquoi ne m'as-tu pas laissé passer ? demandait Bobet à « Gem »....

— Je ne pouvais tout de même pas descendre pour te faire plaisir, répliquait Raphaël...

— Mais si, il fallait descendre, j'aurais pris au moins les trente secondes de bonification à défaut de la minute...

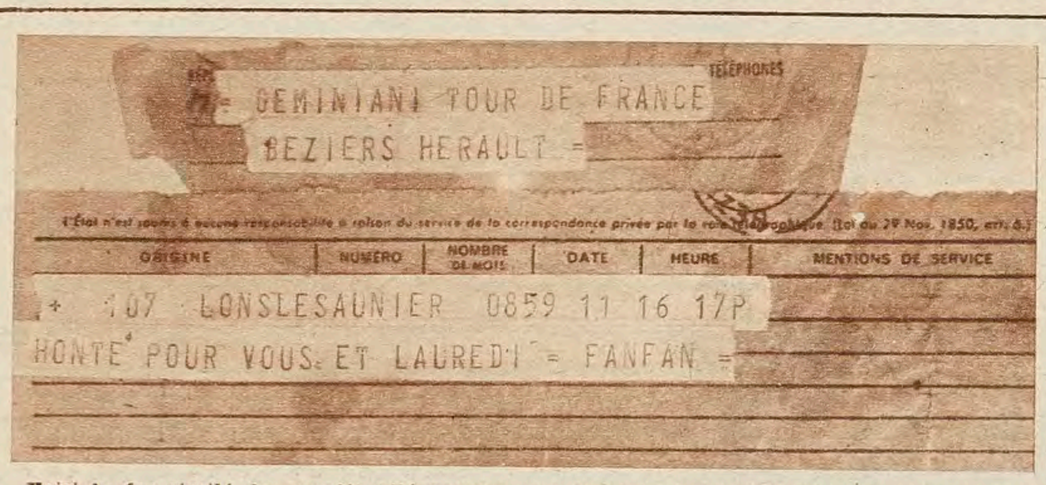
Dans cet état de surexcitation, on se dit des choses désagréables et stupides. J'essayais de faire régner le calme, mais c'était peine perdue, d'autant plus que nous étions débordés par une nuée de journalistes qui rendaient la situation encore plus intenable en posant des questions...

Lauredi, lui, faisait son tour d'honneur, embrassait la préposée au bouquet, souriait aux photographes. Lorsqu'il descendit de vélo, Louison lui dit sèchement :

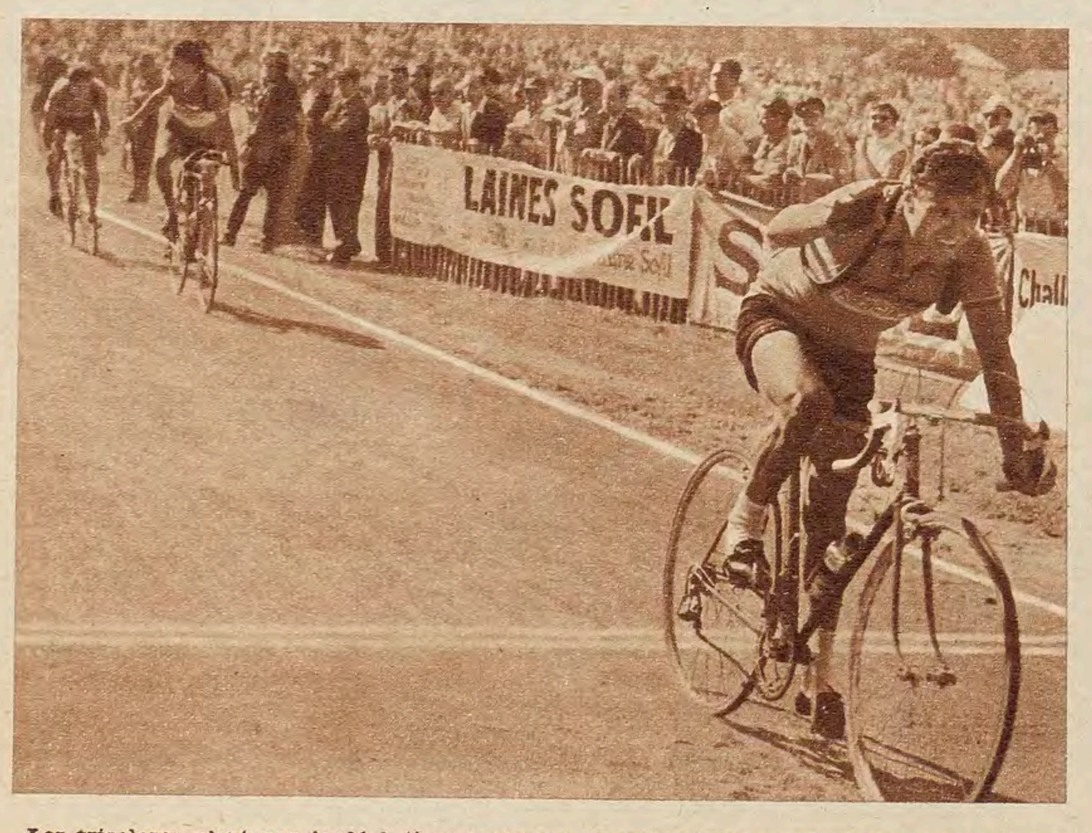
— C'est bon, on s'expliquera à l'hôtel, entre nous...

J'avais de bonnes raisons de penser que le bain allait détendre les esprits et ramener la concorde parmi mes gars et ma visite à Louison me fit croire que le différend serait vite aplani. Il était mécontent, certes, mais prêt à oublier ce déplorable incident :

(*Suite page* 19.)

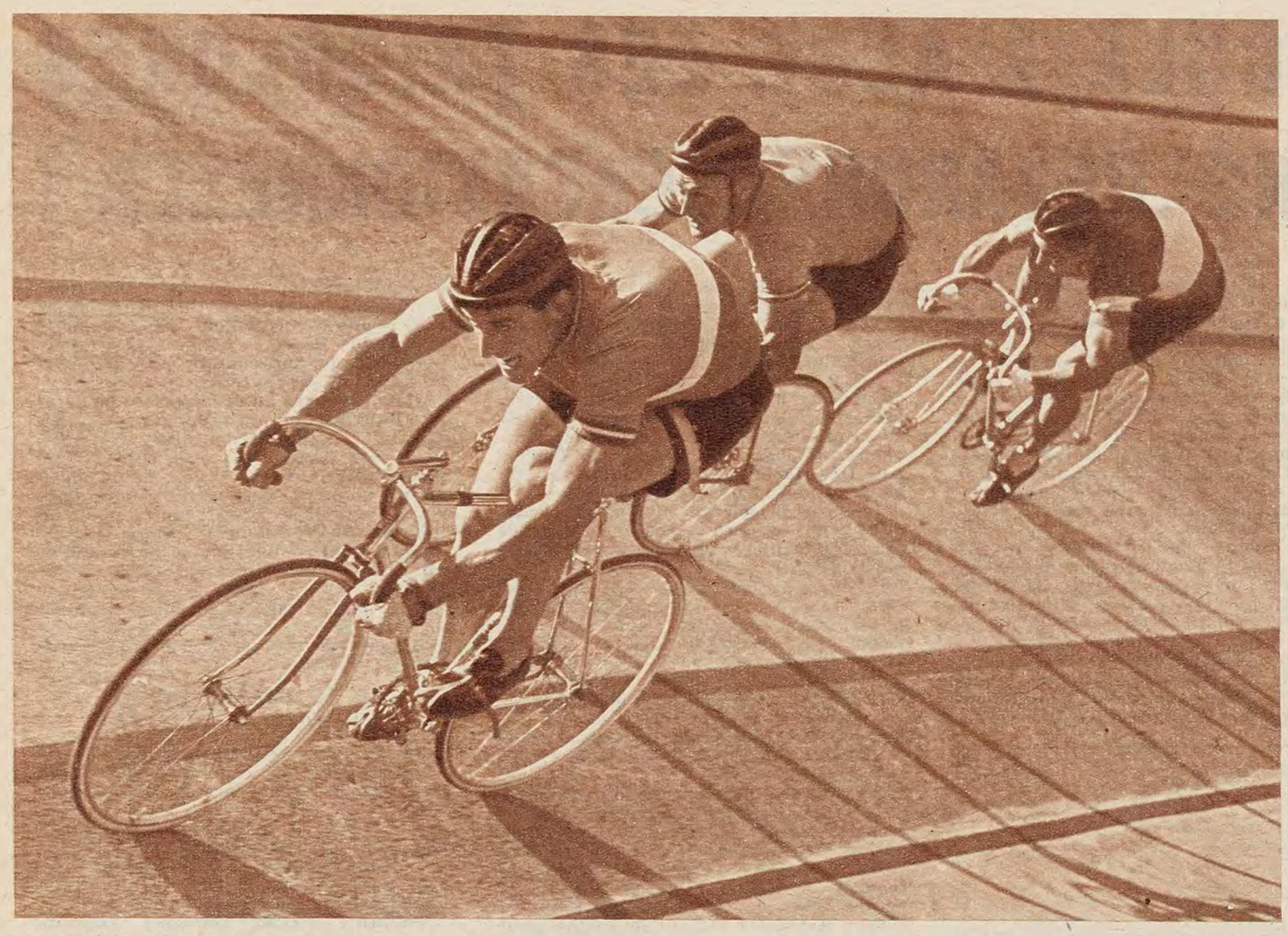

TÉLÉPHONES
GEMINIANI TOUR DE FRANCE
BEZIERS HERAULT
ORIGINE | NUMERO | NOMBRE DE MOTS | DATE | HEURE | MENTIONS DE SERVICE
107 LONSLESAUNIER 0859 11 16 17P
HONTE POUR VOUS ET LAUREDI = FANFAN

Voici le fac-similé du maudit télégramme que Geminiani reçut à Béziers et qui provoqua un terrible incident alors que tout semblait aplani après le fameux sprint faussé.



Les tricolores n'ont pas tardé à tirer vengeance des propos de Robic. Hélas ! le sprint à Béziers gâtera une journée bien commencée. Lauredi gagne tandis que Gem regarde Bobet.

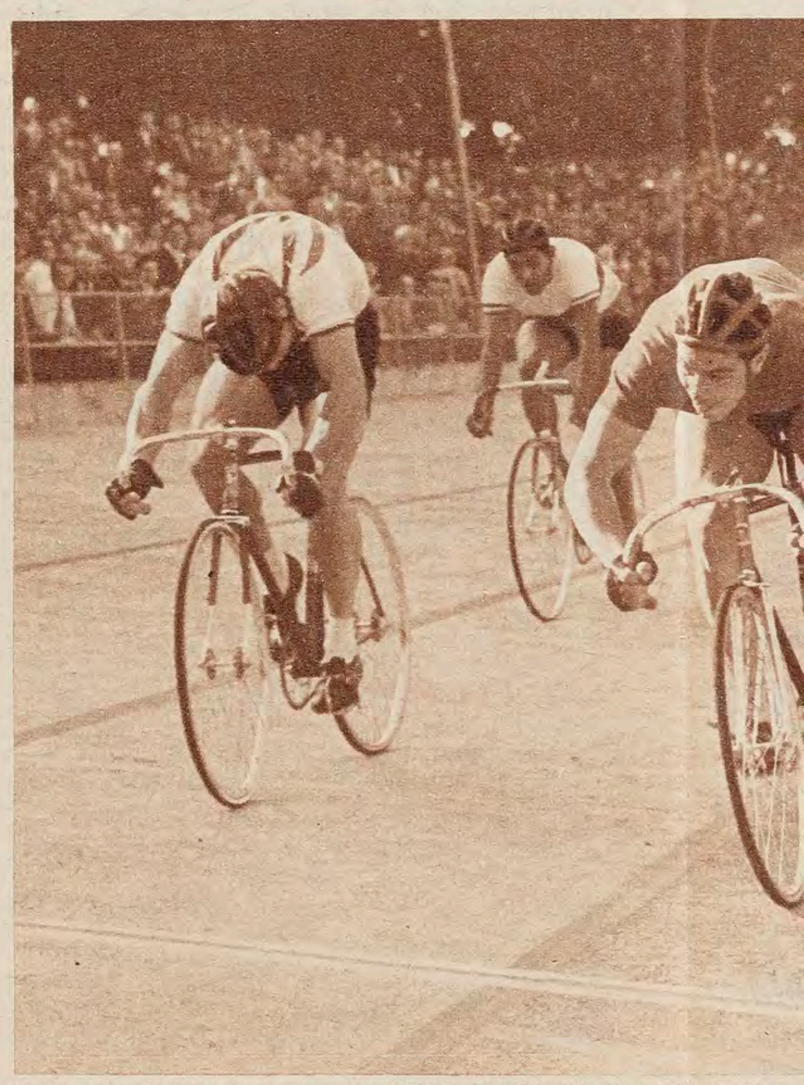
ZURICH :
MEILLEURS SP



Le Français Senfftleben a vainement tenté de reprendre sa place au premier rang des sprinters internationaux. Il disparut dans la deuxième série des repêchages des quarts de finale, battu par Derksen (en 2e position) et l'Italien Maspès, bon troisième ci-dessus.

Le 1re demi-finale des pros a été marquée par un incident. Derksen, qui lève la main, a été victime d'une crevaison. Bellenger, à l'extérieur, n'insiste pas, tandis qu'Harris, à la corde, fonce. Bellenger et Derksen n'ont pas obtenu que la 1/2 finale soit recourue.

C'est grâce à sa victoire dans le repêchage des demi-finales que Van
veillance. Plus que dans la finale, c'est dans ce repêchage, où il bat so



Battu l'an dernier par son compatriote Sacchi, l'Italien Morettini a
d'endosser le maillot arc-en-ciel. Il gagne ci-dessus dans son 1/4 de f

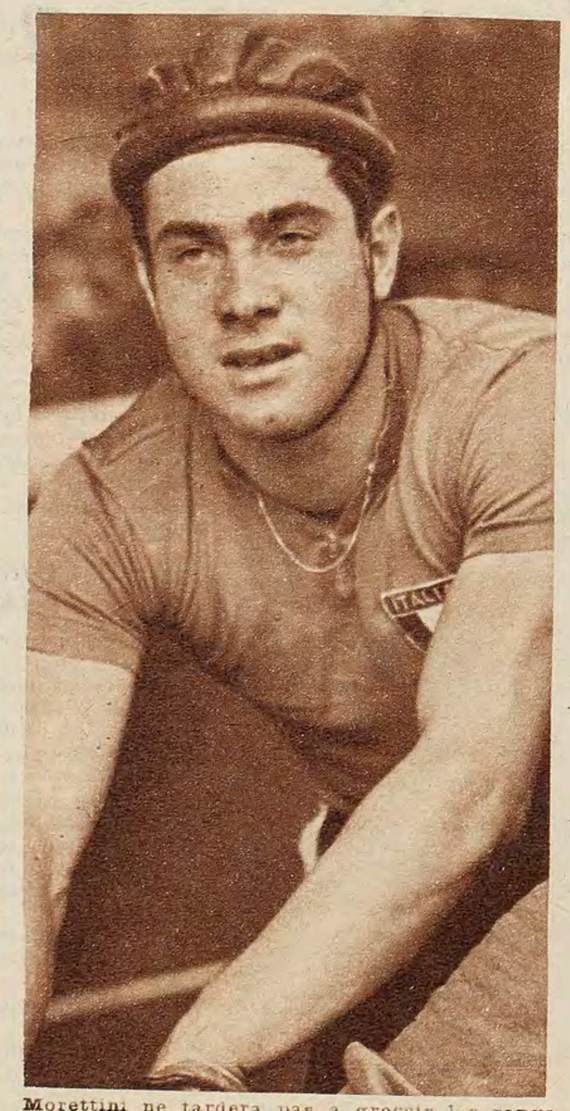
H : RENDEZ-VOUS DES
S SPRINTERS DU MONDE

i-finales que Van Vliet put accéder à la finale et l'emporter sans coup férir sur Harris et Sacchi en échappant à leur surchage, où il bat son compatriote Derksen, Gérardin (au c.) et Bellenger (au fond), que Van Vliet a conquis son 3e maillot.

Le Hollandais Arie Van Vliet, le sprinter à lunettes, champion du monde des professionnels, a eu le titre pour la première fois en 1938.

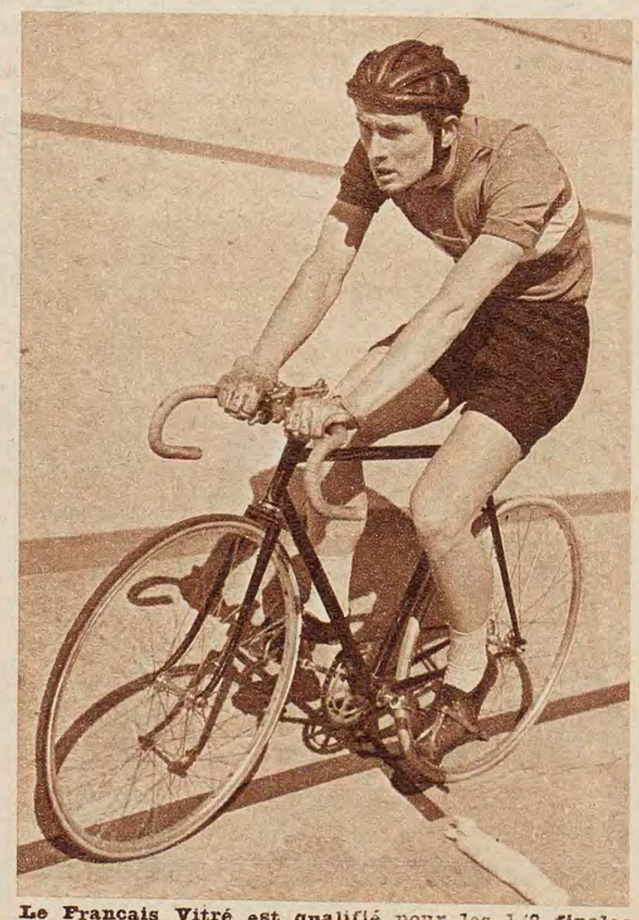
HASSENFORDER (PROS), VITRÉ (AMATEURS) SEULS REPRÉSENTANTS FRANÇAIS EN POURSUITE

en Morettini a enfin connu la joie ns son 1/4 de finale avec autorité.



Morettini ne tardera pas à grossir les rangs des « pros ». L'Italie a un grand sprinter.

Le joyeux Hassenforder était fier à Zurich d'avoir étonné ses rivaux en réalisant des temps excellents.



Le Français Vitré est qualifié pour les 1/2 finales du championnat du monde de poursuite amateurs.

MAILLOT JAUNE DE M

Robic était dans sa baignoire. Après son ascension de l'Aubisque tout à la joie du maillot jaune entrevu, les yeux fermés (à cause du savon), il chantait gaiement dans un bain chaud.

Jean Robic a été *"Ne vous gênez pas il faut m'enlever*

ROBIC aurait pu devenir nerveux à l'approche des montagnes où il allait devoir fournir un effort intense, mais il était, au contraire, plus détendu que jamais. Autant que moi qui n'avais rien à défendre dans le Tour. Je l'aurais été un peu moins si j'avais su ce qui m'attendait entre Bordeaux et Pau...

Une pluie persistante depuis le départ nous trempa jusqu'aux os tandis que nous pédalions sur la route des Landes.

Je reverrai toujours ce passage à niveau, vers le cinquantième kilomètre. J'ai trouvé soudain, devant ma roue, un paquet d'hommes à terre. Il avait suffi d'un seul coup de frein au passage des rails pour amener une catastrophe. J'ai fait un écart pour éviter Lauredi ou Deledda, je ne sais plus très bien, et j'ai accroché mon guidon dans la barrière.

Nous étions une dizaine par terre avec nos vélos enchevêtrés. Quelle salade !... Pour tout arranger, deux autres équipiers de l'Ouest n'étaient pas mieux lotis. Chupin s'était sérieusement entamé l'épiderme et François Mahé se tenait les reins.

Quant à moi, mon poignet me faisait mal, mais j'avais un souci plus grand : mon vélo était faussé. Je l'ai senti dès que je me suis remis à pédaler. Je n'ai pas voulu en changer et j'ai préféré le garder jusqu'au bout. Bien m'en a pris, car l'allure était rapide et j'avais eu assez de peine à recoller sans m'infliger un autre arrêt.

HASSENFORDER M'A FAIT PITIE

C'est en rentrant dans le peloton que j'ai vu Hassenforder à l'arrière pour la première fois depuis le départ du Tour. C'était un spectacle auquel nous n'étions pas habitués.

La prophétie de Robic était-elle en train de se réaliser ?

Je me suis approché de lui. Peut-être, après tout, avait-il éprouvé le besoin de souffler un peu à l'arrière ou venait-il de connaître un incident mécanique quelconque ?

J'ai vite compris... Le pauvre « Hassen », ainsi que nous l'appelions (il signait d'ailleurs ses autographes de ce diminutif afin de ne pas perdre de temps), était vraiment mal en point. Les trais tirés, il ne pensait plus à plaisanter ainsi qu'il en avait l'habitude dès que nous passions à côté de lui.

Il eut pourtant la force ou le courage de me crier au passage :

— Ne prends pas ma roue, Malléjac... J'arriverai très tard et tu n'as pas de lampion !

Je ne suis pas resté longtemps avec lui. C'était l'avant qui m'intéressait.

Une fois aux toutes premières positions, je ne pus m'empêcher de songer à lui. J'essayais d'apercevoir, en me retournant, la tache claire de son maillot jaune et je me disais qu'il devait bien souffrir.

— Ce doit être terrible de se sentir dépossédé d'un maillot jaune... J'aimerais mieux ne jamais l'avoir sur les épaules que de le perdre de cette manière, sans même avoir la possibilité de me battre !

J'avertis Robic de la détresse d'Hassenforder. Il n'en parut pas surpris.

— Si j'avais fait le quart des efforts qu'il a fournis jusqu'à présent, il y a longtemps que je ne serais plus dans la course. C'est déjà beau qu'il soit encore là. Ce n'est peut-être pas un homme du Tour, mais c'est un vrai champion.

Nous avons appris un peu plus tard, par l'ardoise, qu'il était à la dérive. Pauvre Hassen !... Si drôle et si dynamique...

Je ne me disais même pas que cela faisait un fameux client de moins. En approchant de Pau, je me sentais de mieux en mieux.

— Si tu crois vraiment que tu peux tenir, vas-y, me souffla Robic.

J'y suis allé. J'ai pris une centaine de mètres. Mais lorsque je me suis retourné, j'ai vu en tête du peloton, roulant comme une brute, Van Est en personne. Il était inutile d'insister, d'autant que je distinguais deux autres Hollandais dans son sillage.

On ne résiste pas à Van Est lorsqu'il a décidé de mettre fin à un démarrage. Je me suis replacé...

Un peu plus tard, en voyant Forestier, qui est au moins aussi bon rouleur que moi, payer de sa personne pour connaître le même résultat négatif, je compris que les « grands » n'avaient aucune intention de perdre délibérément une victoire d'étape.

Je n'ai pas participé au sprint de Pau. Pour toutes sortes de raisons, dont la plus essentielle est que, par rapport à Koblet ou Magni, je me sens aussi rapide qu'un escargot. « Biquet » était encore une fois troisième et il enrageait de ne pouvoir améliorer ses performances à l'arrivée.

— Jamais je ne parviendrai à sauter ces deux zèbres-là ! grommelait-il. Heureusement que demain...

Il était bien décidé, en effet, à faire feu des quatre fers dans l'escalade de l'Aubisque et ne s'en cachait pas.

Chez Robic, parler à l'avance de ses projets belliqueux doit avoir l'effet d'un « doping » moral. Nous le sentions tous résolu à l'extrême et c'était pour nous tous de l'équipe de l'Ouest un fameux réconfort d'avoir pour leader un homme de cette trempe physique et morale.

POUR LA PREMIERE FOIS DE MA VIE, JE PASSE « GEM » ET BARTALI DANS UN COL

Je n'avais pas de projets bien définis. J'allais monter de mon mieux, sans trop forcer. Rien n'est plus dangereux que de vouloir forcer son talent en montagne.

Mais, sans le savoir, j'étais dans un jour excellent. J'aurais pu faire nettement mieux et je ne m'en aperçus que trop tard, à cinq kilomètres du sommet.

Echelonnés devant moi, des hommes peinaient et tanguaient. Et pas n'importe lesquels !

J'en ai passé deux douzaines avant d'atteindre le sommet. C'était bien la première fois de ma vie que je doublais Bartali, Géminiani et Lucien Lazaridès dans un col !

Je n'en ai pas éprouvé plus de fierté pour cela. Il s'agissait peut-être d'un hasard, d'une condition physique que je ne retrouverais jamais.

Au sommet, j'étais quatorzième et il ne me restait qu'à plonger sur Cauterets.

Quelques minutes plus tard, j'ai vu Buchaille.

De loin, les suiveurs m'avaient fait signe de ralentir. Sur la gauche, massés au bord du parapet, ils scrutaient le trou en pointant du doigt :

— Il est là-bas, près de ce rocher...

Ce fut plus fort que moi: Il fallut que je m'arrête et que je regarde, moi aussi.

Et j'ai vu...

Je préfère ne plus y penser, car c'était un spectacle à vous retirer l'envie de descendre un col à bicyclette.

Aucun des suiveurs n'était encore parvenu à s'approcher de la tache tango qui gisait à une soixantaine de mètres plus bas...

— Il est certainement mort, disait-on autour de moi.

Des larmes me mouillèrent les yeux. Pauvre Buchaille !... Je sentais mes jambes trembler et je dus faire un effort sur moi-même pour remonter en machine.

Je ne suis généralement pas un mauvais descendeur, mais je n'ai jamais usé mes patins de freins autant que dans cette descente de l'Aubisque.

Chaque fois qu'un virage un peu difficile se présentait, je freinais instinctivement.

Je pensais à ma jeune femme et me disais qu'il valait mieux terminer loin à Cauterets, mais vivant.

J'ai vu également un petit groupe penché autour d'un maillot suisse. Je n'ai su que plus tard qu'il s'agissait de Koblet.

BIQUET CHANTAIT FAUX, MAIS IL CHANTAIT FORT

J'ai dû perdre plusieurs minutes, tant j'ai mal descendu. A Cauterets, j'étais vingt-neuvième. Lorono, le vainqueur de l'étape, m'avait pris 9 minutes, mais ce qui m'intéressait surtout était le comportement de Robic.

Je l'ai trouvé dans sa baignoire, gai comme un pinson. Il chantait ; un peu faux, mais il chantait.

Il ne s'est pas fait prier pour me raconter sa course dont je vous passe les détails puisqu'ils ont été dits et redits cent fois.

Ce qui rendait Robic si gai, c'est qu'il n'avait pas forcé.

— Je me connais bien, disait-il. Ce n'est qu'un hors-d'œuvre. Vous verrez demain...

La chute et l'abandon de Koblet l'avaient impressionné comme nous tous. Il aurait pu se réjouir d'être débarrassé d'un rival aussi sérieux que le

« Muselé » par l'équipe de France sur la route d'Albi, Robic, qui a endossé la tunique d'or, jubile intérieurement. De sa jeep, Léon Le Calvez (debout) vient de lui dire que « les petits » sont partis et que le plan prévu par l'équipe de l'Ouest s'exécute magistralement.

E MES RÊVES **PAR JEAN MALLÉJAC**

Sous l'œil attentif de notre rédacteur en chef Félix Lévitan, qui le suit à moto, Robic, le lendemain, exécute ses projets. Dès le début du Tourmalet, il part vers le maillot jaune.

formel à Luchon : *attaquez à fond le maillot jaune !"*

Suisse, mais je crois qu'il était plutôt peiné et sincèrement ennuyé.

— Je suis persuadé que Koblet était vulnérable cette année, nous confia-t-il le soir à table. Il aurait mieux valu, pour le vainqueur du Tour, qu'il reste en course. Car on dira toujours désormais : « Oui, mais si Hugo avait été là... »

Pour ma part, je n'avais toujours pas de grande ambition. Je me considérais comme un lieutenant de Biquet, rien de plus. Et j'étais satisfait de mon sort puisque l'avenir s'annonçait prometteur. Il nous était difficile de ne pas croire Robic sur parole lorsqu'il assurait à Léon Le Calvez qu'il allait tout faire pour s'emparer du maillot jaune entre Cauterets et Luchon.

Si j'avais su ce qui m'attendait le lendemain, j'aurais peut-être moins bien dormi. Et lorsque j'y songe, avec le recul, je me demande comment ce jour-là je n'ai pas purement et simplement abandonné.

AVEC LA VOITURE-BALAI POUR COMPAGNE DE ROUTE

La route descendait immédiatement en quittant Cauterets.

Inutile de dire que l'allure y avoisina d'emblée le 60 à l'heure. Cette longue descente qui permettait de tourner souplement et de s'échauffer progressivement était une agréable mise en jambes après les efforts de la veille.

Je n'avais pas couvert trois kilomètres que j'entendis mon pneu arrière, coupé par un silex, se dégonfler.

Ça commençait bien ! Le temps de stopper sur le bord de la route, de démonter ma roue, d'en recevoir une autre, de repartir, et je ne distinguais déjà plus rien à l'avant.

Si je m'étais appelé Magni, j'aurais considéré cette crevaison comme une peccadille et j'aurais sans doute rejoint avant le bas de la descente.

Mais je ne m'appelais que Malléjac et... je me souvenais de Buchaille.

LE TOURMALET M'A SAUVE

Léon Le Calvez m'avait proposé de me faire attendre par Bultel qui se trouvait devant moi, un peu attardé lui aussi par un saut de chaîne. Je déclinai l'offre. A quoi bon risquer d'entraîner un camarade dans une aventure dont j'ignorais l'issue ?

Quelques kilomètres plus loin, je crevai une seconde fois. Plus de jeep pour y prendre une roue, plus de mécanicien pour m'aider... Il me fallut réparer seul et perdre ainsi plus de deux minutes. Lorsque je repartis, je n'avais plus devant moi que la solitude et derrière moi que la voiture-balai !... J'étais bel et bien dernier !

Mon beau rêve de la veille s'envolait. Non seulement il n'était pas question de me trouver à proximité de Robic pour l'aider dans la montagne, mais j'allais devoir me battre tout au long d'une interminable journée pour éviter l'élimination.

Je ne connais rien de plus déprimant que de se trouver devant la voiture-balai. Sentir cette camionnette, qui est le refuge des désespoirs, me suivre à quelques mètres m'exaspérait.

Mon esprit vagabondait et roulait des pensées pessimistes.

« Si jamais tu crèves une troisième ou une quatrième fois... Si tu tombes, sans personne à tes côtés, sans un équipier pour t'aider... »

Pour certains, l'approche du Tourmalet peut être une hantise. Pour moi, elle fut un réconfort.

Ce fut sur les pentes du col que je commençai à trouver des hommes devant moi. Le premier dont j'aperçus la silhouette fut Barès, le vainqueur de la Route de France qui devait être éliminé le soir même. Je ne commis pas, heureusement, l'erreur de rester dans son sillage.

Pour me distraire, je me mis à compter ceux que je passais. Au sommet du Tourmalet, j'en étais à 31...

J'aurais pu prendre le temps de demander qui était passé en tête afin de savoir si Robic avait tenu parole. Je n'en eus pas besoin. Tandis que j'approchais de la ligne tracée au sommet, j'entendais les murmures de la foule parmi lesquels je discernais des phrases sans équivoque :

— Tout de même, ce Robic...

— Tu as vu comme il montait, Biquet ?...

— Le Guilly n'a rien pu faire !

J'avais dû passer en soixantième position et j'enrageais à la pensée de ce qu'aurait été ma place au sommet sans mes deux crevaisons. Mais je me suis vite calmé. Le Tour ne peut être autre chose qu'un lot de circonstances où tout se mélange, le bon comme le mauvais. Celui qui n'en prend pas son parti n'a qu'à rester chez lui.

J'ai pu enfin respirer en constatant que l'élimination ne me menaçait pas et je me mis en tête de monter Aspin et Peyresourde sans forcer.

UN MAILLOT JAUNE SUR UN LIT

Je ne pouvais avoir la prétention de combler mon retard. Attardé pour attardé, il était préférable de réserver mes forces pour le lendemain. C'est ce que j'ai fait. Lorsque, au sommet de Peyresourde, je n'eus plus qu'à me laisser dégringoler sur Luchon, je me trouvai en compagnie d'hommes qui ne pouvaient être considérés comme des grimpeurs réputés. Mais j'étais content de moi. J'avais limité les dégâts.

Je ne me suis même pas enquis de mon retard. J'ai filé directement à l'hôtel, anxieux de savoir où en était Jean Robic. Je suis entré dans sa chambre, mais je n'ai pas eu à poser de question. Sur son lit, le maillot jaune s'étalait !...

Pour un peu, j'aurais chanté, moi aussi.

« Biquet » était sans doute dans la chambre du masseur. Je me suis assis sur son lit et j'ai pris son maillot en main.

Il faut être soi-même un concurrent du Tour pour comprendre ce qu'un maillot jaune signifie. C'est un peu comme une relique, un objet sacré qu'on touche avec respect.

Je sentais la laine glisser sous mes doigts et je me disais un peu tristement que ce n'était pas à moi que pareille aubaine pourrait arriver.

Porter un maillot jaune dans le Tour !

Même si cette joie ne devait durer qu'une seule étape !

Lorsque Robic entra dans la chambre sans crier gare, je me sentis pris en faute.

J'étais devant la glace et j'avais plaqué le maillot jaune sur mon torse. Pour voir s'il m'allait bien.

Il aurait pu me blaguer. Il s'en est bien gardé et je l'en ai remercié intérieurement.

Au contraire, il m'a dit :

— Tu sais, Jean, je voudrais bien que l'un de vous m'en débarrasse. Vous en êtes capables, Mahé et toi. Je vous en parlerai tout à l'heure.

— François Mahé, je ne dis pas, mais moi... Tu as vu mon classement aujourd'hui ?

LE PROJET TOUT SIMPLE DE JEAN ROBIC

Léon Le Calvez arrivait avec la feuille du classement général. J'étais vingt-cinquième avec un retard de 26 minutes 43 secondes. Et Robic qui me parlait de prendre le maillot jaune !...

Le soir, il nous expliqua sa tactique. Nous l'avons écouté, sans trop croire cependant à la réussite possible de son projet.

C'était tout simple, selon lui. Il suffisait de se mêler, sans que lui-même y participe, aux attaques du lendemain.

— Vous pensez bien, nous expliqua-t-il, que je suis devenu la bête noire de Marcel Bidot. Il va me faire surveiller sans cesse et je serai incapable de prendre dix centimètres. Vous, au contraire, vous serez libres comme l'air, car jamais les tricolores ne pourront s'imaginer que je vous donne carte blanche.

François Mahé demeurait incrédule :

— Tu crois vraiment, Jean, que je peux y aller ? Ça me ferait plaisir évidemment, mais tout de même...

Comme moi-même, le bon François semblait considérer que Robic avait assez peiné pour s'emparer du maillot jaune et que, par conséquent, les honneurs qui revenaient quotidiennement au porteur de l'emblème du Tour étaient bel et bien sa propriété.

— Mais, bon sang, n'ayez pas de scrupules puisque c'est moi qui vous le demande comme un service ! insistait Biquet.

Il parvint à nous convaincre. Le lendemain après avoir déjeuné légèrement, afin de pouvoir attaquer sans risquer d'être « asphyxiés » par un départ rapide, nous étions prêts, physiquement et moralement, à appliquer le plan prévu.

Ce fut tout d'abord Bultel qui répondit à une tentative de Diederich et de Van Breenen, au douzième kilomètre.

Puis, les démarrages ont fusé de partout.

Robic avait vu clair. Les tricolores l'entouraient, le cernaient de toutes parts, ne le quittant pas de l'œil. Il était leur prisonnier, mais... nous étions libres.

Et vers le soixantième kilomètre, nous pouvions déjà considérer que la situation nous était favorable. Notre plan avait réussi au-delà de toute espérance puisque nous étions quatre de l'Ouest dans le groupe échappé : Mahé (ce qui était essentiel puisqu'il était le mieux placé de nous tous au classement général), Pontet, Bultel et moi-même.

MOINS D'EFFORTS QUE DANS UN PELOTON COMPACT

Pendant ce temps-là, Robic « endormait » littéralement Bobet, Géminiani et leurs équipiers.

Le public imagine souvent à tort que les participants d'une échappée fournissent de plus rudes efforts que ceux qui roulent au sein d'un peloton compact. C'est une erreur bien excusable. En fait,

(*Suite page* 19.)

Le tour est joué, sinon le Tour de France. Mahé a revêtu le maillot jaune. Entre Malléjac, radieux, et Léon Le Calvez, il sourit aux compliments que lui adresse Jean Robic.

LILLE S'EST INCLINE A STRASBOURG, AL

LENS-NICE (2-3). L'ailier droit de Lens, Stopyra, n'était pas dans un bon jour dimanche. Il échoue sur Hairabedian.

Hairabedian, goal de Nice, n'a eu que le temps de se coucher sur le ballon pour empêcher l'avant allemand de Lens, Jackstell, de marquer. A g., Poitevin, Nino.

Hairabedian bloque. De g. à dr. : Martins, Nino, Hairabedian et le demi centre Poitevin.

La première équipe de Nice 53-54. De g. à dr., deb. : Martinez, Hairabedian, Franzoni, Poitevin, Mahjoub, Ben Nacef. Accr. : Cuissard, Ujlaki, Nuremberg, Antonio et Brandaozinho.

Débutant sur son terrain, le R.C. Lens s'est incliné. De g. à dr., deb. : Wattecamps, Louis, Polak, Marresch, Anesi, Sowinski. Accr. : Stopyra, Martins, Jackstell, Guillemant, Nino.

NIMES (SANS UJLAKI) A MARQUÉ QUATRE BUTS A MARSEILLE

BEAUCOUP pensaient que le départ d'Ujlaki affaiblirait le onze nîmois, brutalement privé d'une incontestable vedette. Certains supporters gardois estimaient au contraire que les liens de camaraderie unissant les joueurs et un esprit d'équipe que ne ternirait aucune dissension compenserait son absence. Le premier résultat des hommes de Pibarot, une victoire par 4 à 0 sur terrain adverse, à Marseille, semble donner raison aux seconds. Il est vrai que la saison est longue et qu'un succès le jour de l'ouverture ne peut pas être considéré comme sans appel. Marseille ne fut pas brillant et Andersson ne put mystifier la défense de Nîmes qui se montra très entreprenante et dont Constantino fut le meilleur élément. Ci-contre, de g. à dr., Firoud, Gransart, Poncet, Scotti, Ziak et Johansson. (Téléphoto.)

G, ALORS QUE NIMES A DOMINE MARSEILLE

rtins,
evin.

LE R.C. ROUBAIX ET LE HAVRE ONT FAIT DE BONS DÉBUTS
TOULOUSE TRIOMPHE DE MONACO

ON attendait avec curiosité les résultats des matches de la première journée du championnat de football de division nationale, la plupart des clubs ayant apporté de profonds changements dans la composition de leurs équipes.

Eh bien, la journée fut fertile en faits inattendus.

A l'encontre de ce que l'on pouvait prévoir, l'avantage de terrain n'a pas joué, cinq clubs seulement sur neuf gagnant à domicile.

Le fait le plus sensationnel fut la défaite de Lille par Strasbourg, réintégré en « Nationale » et qui a éprouvé de très sérieuses difficultés à former son onze.

Strasbourg, qui a joué avec un gardien de but remplaçant, le jeune Kress, a pris l'avantage sur pénalty, certes, mais on peut se montrer surpris que la ligne Plewa-Baratte-Strappe-Vincent-Lefebvre n'ait pu marquer qu'un but à la défense alsacienne.

Lille se reprendra, c'est certain. En attendant, il a aujourd'hui deux points de retard imprévus...

NIMES ET TOULOUSE A L'HONNEUR

On ne donnait pas cher des chances du Havre et de Roubaix-Tourcoing, qui ont dû se séparer de leurs meilleurs éléments. Or Le Havre a réussi à vaincre Saint-Etienne qui lui rendait visite sans accepter un seul but, et Roubaix a fait match nul avec le Stade Français.

Les Havrais et les Roubaisiens ne sont donc pas aussi affaiblis qu'on pouvait le penser ; mieux encore, Sète, qui, pour des raisons financières, a transféré Mihoubi, Antonio, Pons et Curyl, a vaincu Nancy qui partait nettement favori du match.

Nimes, malgré le départ de l'ailier international Ujlaki à Nice, semble disposer encore d'une ligne d'attaque efficace, puisqu'elle a marqué quatre buts à l'Olympique de Marseille sans que son portier, Dakowski, ait à ramasser une seule fois le ballon dans ses propres filets. Nimes a ainsi réalisé le plus net succès de la journée.

Rien de particulier à dire du match nul Sochaux-Bordeaux et de la victoire de Reims sur Metz.

Une remarque cependant : l'équipe bordelaise a joué sans Doye et De Harder, jugés hors de condition.

DE NICE A MONACO

Il faut nous arrêter sur les performances réussies par Nice à Lens et par Toulouse à Monaco.

Nice a battu Lens par 3 buts à 2 ; la formation lensoise est de valeur et la vaincre chez elle est un exploit qui parle fort en faveur du onze azuréen, malgré l'avantage de deux pénalties.

Aussi méritoire est le succès de Toulouse sur Monaco sur le terrain du stade Louis II.

Toulouse a gagné à l'arraché, d'extrême justesse.

La valeur du onze monégasque est telle qu'elle suffit à classer celle de l'équipe toulousaine qui semble vouloir jouer les premiers rôles dans le championnat.

Lucien GAMBLIN

Le demi centre de Lyon, l'espoir Lerond, annihile d'un « heading » une attaque de Troyes et dévie la balle convoitée par Bes onnart. A g. : Piatek. A dr. : l'ailier gauche troyen Pietrzick, qui est pris à contre-pied.

TROYES SE POSE EN RIVAL DU RACING

MALGRE les difficultés de déplacement, les « visiteurs » n'ont pas été trop handicapés puisque trois d'entre eux seulement se sont inclinés hors de chez eux. Valenciennes, Perpignan et Lyon.

Ce dernier, qui a subi le plus net échec de la journée en seconde division, se rendait il est vrai à Troyes dont le « onze », avec Courtois ailier droit, a confirmé dès le coup d'envoi ses prétentions. Le Racing, qui tenait essentiellement à commencer victorieusement sa première saison à l'échelon inférieur, a atteint son but, mais il s'est aussi rendu compte des difficultés qui l'attendaient face à des adversaires qui, se sachant inférieurs, jouent la défense.

Besançon s'est imposé à Montpellier contre l'équipe de Da Rui qui, comme prévu, a manqué de bons attaquants. Nantes a pratiqué un bon football à Saint-Ouen et a pris le meilleur sur le Red Star encore incomplet. Rennes, lui aussi, a dominé son hôte, Angers, tandis que les deux nouveaux, Aix-en-Provence et Sedan, ont réussi leur entrée chez les pros en triomphant respectivement de Perpignan et d'Alès.

Signalons enfin les bonnes performances réussies par Toulon à Béziers, par le C.A.P. à Rouen et par Grenoble à Cannes.

Pierre LAGOUTTE.

Les dirigeants de Lyon ont renforcé leur équipe, qui sera bientôt au point. A gen., de g. à dr. : Janssen, Christiansen, Schulz, Paluch et Habera. Debout : Bonvin, Monnet, Dutto, Lerond, Duval, Piatek, Manairaud.

LES FAITS SAILLANTS DE LA JOURNÉE

SOCHAUX-BORDEAUX (1-1) : GALLICE DONNE LE « NUL » A SON EQUIPE

Sochaux menait par un but à zéro et semblait devoir remporter le match (il avait ouvert le score par son ailier gauche Reigner sur une action de Muro), quand le demi gauche des Girondins, Gallice, réussit à battre Fragassi. Jusqu'alors, le gardien sochalien avait eu à détourner quelques shots violents, mais il s'était montré intraitable. Dans l'ensemble, les deux adversaires ont paru en forme précaire.

RACING-VALENCIENNES (3-1) : AMALFI FAIT MARQUER

Le Racing aurait pu s'adjuger une victoire plus nette, mais il domina souvent en vain devant la robuste défense de Valenciennes. Le Racing menait 1-0 à la mi-temps (Curyl). Il accentua son avance par un heading de Schaap : 2-0. A la 84e minute, Collin ramena la marque à 2-1, mais, dans l'ultime minute, Courteaux battit Boucly II et marqua le troisième et dernier but du favori de la deuxième division.

LES RÉSULTATS

1re DIVISION

Sochaux et Bordeaux, 1-1.
Strasbourg b. Lille, 2-1.
Le Havre b. Saint-Etienne, 2-0.
Toulouse b. Monaco, 3-2.
Nice b. Lens, 3-2.
Roubaix et St. Français, 1-1.
Nîmes b. Marseille, 4-0.
Sète b. Nancy, 1-0.
Reims b. Metz, 1-0.

2e DIVISION

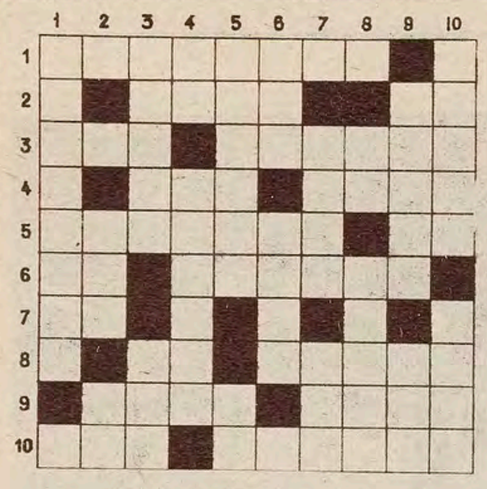
Besançon b. Montpellier, 2-0.
Cannes et Grenoble, 1-1.
Rennes b. Angers, 2-1.
Nantes b. Red Star, 2-1.
Rouen et C.A. Paris, 1-1.
R.C.Paris b. Valenciennes, 3-1.
Toulon b. Béziers, 2-1.
Aix b. Perpignan, 2-1.
Sedan b. Alès, 3-0.
Troyes b. Lyon, 4-1.

EMBROCATION SIAMOISE
Vendue exclusivement dans les Pharmacies
V 535 P 28396

RED STAR-NANTES (1-2), à St-Ouen. L'arrière amateur de Nantes, Balloche (à dr.), va contrer Callichio.

L'ex-Niçois M'Jid, arrière du Red Star, a bien débuté. Il est aux prises avec le néo-Nantais Pierre Sinibaldi.

LES MOTS CROISES DE MAX FAVALLELI



PROBLEME N° 47

HORIZONTALEMENT. — 1. Un « nuage » qui vient de disparaître. — 2. Empêche de tomber. Chef pour Rolland. — 3. Ce que doit être un bon goal. Le plus sûr espoir du Tour de l'Ouest. — 4. Une partie du corps de Molineris. Fut à l'honneur près de Copenhague. — 5. Battu à Nantes et vainqueur à Quimper. Répare un oubli. — 6. Le devenir est le rêve de tout débutant. Casse la croûte. — 7. Note. — 8. Pronom. Pour s'adresser familièrement au vainqueur de Nantes-Lorient. — 9. A affirmé de nouveau sa classe à Dijon. Eut un chef épisodique. — 10. Celui du Bud Held a consterné les Finlandais. Bien connue par son cran.

VERTICALEMENT. — 1. Représenta brillamment la Société Nautique de la Marne aux championnats d'Europe. — 2. Ses cheminots constituent un club sportif très vivant. Pronom. — 3. Directeur sportif qui conduisit l'équipe de France dans le Tour de France 1947. Il en est un olympique. — 4. En route. Champion du papillon. — 5. Une côte perpétue le souvenir de ce grand champion cycliste du passé. Victime d'une inondation. — 6. Ses as ne touchent pas terre. Précéda Bozon au palmarès des championnats de France. — 7. Ces fleurs baptisent un stade bien connu des amateurs de football. Pas assez long pour être une partie de l'Irlande. — 8. Ordre de départ. Blanc représente l'avant centre idéal pour bien des clubs de football. — 9. Va ventre à terre. Fameux rugbyman perpignanais comparé à un boulet de canon. — 10. Permirent à Lorono de briller. Permet de manquer un but... de près.

SOLUTION DU PROBLEME N° 46

HORIZONTALEMENT. — 1. Siguenza. — 2. Orp. Abbé. — 3. Dussart. Ry. — 4. Aussi. Elan. — 5. Salive. — 6. Elloy. — 7. Ol. Toril. — 8. Bonino. Eté. — 9. Us. Le. Iv. — 10. Sète. Vitré.

VERTICALEMENT. — 1. Sedan. Obus. — 2. Uu. Close. — 3. Gosse. — 4. U.R.S.S. Utile. — 5. Epais. One. — 6. Aero. — 7. Zatelli. Bi. — 8. Ab. Lille. — 9. Bravo. Tir. — 10. Beyney. Eve.

N.-B. — Nous vous rappelons que notre collaborateur Max Favalelli s'inspire toujours du numéro précédent pour établir son problème de mots croisés. Nous ne saurions donc trop vous inciter à conserver précieusement cet exemplaire. Il vous permettra de résoudre plus aisément la prochaine grille.

LE MIROIR DE LA VIE (suite de la page 4.)

LUDOVIC FEUILLET N'ÉCRIRA PAS SES SOUVENIRS

pas le cas. Le dernier Tour de France l'a démontré de façon éclatante.

Les champions passent, les directeurs sportifs s'en vont aussi... L'intention de Ludovic Feuillet était de disparaître à tout jamais de ce milieu qu'il connaît si bien. Il s'est pourtant incliné devant le désir de ses collègues qui lui ont demandé de continuer à diriger le Groupement des Directeurs Sportifs. Il y apportera sa clarté d'esprit, ses vues sereines sur l'évolution du sport :

Malgré la suppression des épreuves interminables, dira-t-il, le cyclisme actuel tue les hommes plus rapidement qu'autrefois. Trop d'efforts répétés et braquets trop grands. Les hommes « poussent » et ne récupèrent plus. Jadis, leurs buts étaient plus précis, moins nombreux. Ils se reposaient l'hiver et ils étaient payés assez pour ne pas gaspiller leurs forces d'un bout de l'année à l'autre. Ce qui est néfaste également, ce n'est pas l'usage de certains fortifiants, c'est l'abus de dopings dangereux et même leur simple emploi.

Un tel homme qui, depuis si longtemps, suit le sport cycliste, qui en connaît tous les détours et tous les secrets, est une mine d'anecdotes. Que ne gagnerait cette « Histoire du Sport contemporain » qui demeure à écrire si l'historien pouvait se pencher sur les Mémoires de Ludovic Feuillet !

Des éditeurs l'ont déjà pressenti, Gallimard, en particulier. A tous, Ludovic Feuillet a opposé un refus courtois, mais ferme.

— Si je dis tout ce que je sais, cela fera une révolution, répond-il aux solliciteurs, et si j'écris pour ne dire que ce que tout le monde connaît, alors à quoi bon ? Je ne tiens pas à répandre du vitriol, mais je ne veux pas non plus me servir d'encre à l'eau de rose...

Un sourire débonnaire derrière ses lunettes, le doyen des directeurs sportifs mâchonne son cigare. C'est une de ses faiblesses, ces cigares et les rudes coureurs flandriens le savaient bien qui se repassaient la consigne de génération en génération :

— Alleïe, si tu veux être bien avec M'sieu Ludo, tu n'as qu'à lui apporter une boîte de cigares, sais-tu !

Combien de boîtes de cigares belges ont ainsi passé la frontière dans les musettes des « flahutes », personne n'en sait rien, pas même le principal intéressé.

Ce n'est tout de même pas pour cette raison qu'Alcyon a si souvent brillé au firmament du cyclisme. C'est parce que « M'sieu Ludo » savait choisir les hommes capables de faire triompher la casaque bleu ciel. Avec ou sans cigares dans leur musette, mais avec deux jambes solides et l'amour d'un métier pénible qui ne réussit qu'à ceux qui l'exercent de tout leur cœur.

PIERRE JUNQUA A EU DES DÉBUTS TRÈS PÉNIBLES

télégramme d'accord de la Fédération quittée. Restent les réfractaires. Là encore, le bon sens intervient :

— Tenez votre place le 23, dit le Groupement. Nous examinerons les cas exceptionnels ultérieurement.

Fiévreusement, on examine, on classe, on homologue. Tout le monde s'y met encore un coup. Région par région, la presse de province — toujours par l'intermédiaire des rédactions parisiennes et de leurs précieux fils directs — publie la liste des contrats homologués. Rassérénés, les dirigeants de clubs peuvent constituer leurs équipes et songer aux déplacements. Le Stade Français et Nantes voyageront en car. Des voitures particulières conduiront les joueurs de Sedan à Alès et ceux du C.A.P. à Rouen. Nancy proteste qu'il lui est impossible de se déplacer à Sète.

— Débrouillez-vous, réplique Pierre Junqua. Vous avez très bien su trouver des cars pour amener vos supporters à Colombes pour la finale de la Coupe de France, vous en trouverez bien qui vous conduiront à Sète !

Nancy, convaincu par cet argument massue, s'est à peine incliné que c'est Nice qui hésite. Traverser toute la France pour aller à Lens ne lui dit rien.

— Aller à Lens ? Mais ce n'est rien du tout. Pas plus difficile que d'aller de l'Opéra à l'Etoile par le métro quand il marche. Vous prenez l'avion jusqu'à Orly et la correspondance d'autocar pour Lens, c'est l'enfance de l'art !

Nice ira jouer en Artois. Reste Béziers qui doit jouer le 30 à Valenciennes. Les dirigeants biterrois n'ont pas d'avion, pas de cars, pas de taxis ? Bien ! c'est Valenciennes qui se rendra chez eux. Les dirigeants, consultés par un miracle téléphonique, donnent leur accord.

Le championnat peut démarrer et démarrera à la date prévue.

La nuit est tombée depuis longtemps sur la rue de Londres, M. Verdeille, M. Dennis, M. Bedrigans, M. Jallaguier, Ginette, les deux Colette rentrent enfin — à pied — à la maison. Lentement, en flâneur, Pierre Junqua regagne son domicile au flanc de la Butte Montmartre. Il songe à ceux qui l'ont accueilli sans lui manifester la moindre réserve, une réserve bien légitime envers un nouveau venu, et qui, au contraire, ont fait l'impossible pour l'aider dans sa tâche.

— Ils ont été sensationnels. Ils ont joué le jeu...

Ce sont les deux expressions favorites du secrétaire général du Groupement des Clubs Autorisés. Jouer le jeu, pour Pierre Junqua, c'est se donner sans arrière-pensée à son travail et s'y donner tout entier. C'est le plus beau compliment qu'il puisse faire à quelqu'un.

La première formation du Racing ayant joué en 2e division. De g. à dr., deb. : Dubreucq, Lelong, P. Jurilli, Vignal, Boulet, Jacowski. Accr. : Courteaux, Amalfi, Schaap, Cisowski, Curyl.

Valenciennes, premier visiteur du Racing. De g. à dr., deb. : Abautret, Kryske, Gaillard, Izidorzyk, Boucly I, Boucly II. Accr. : Legrand, Stako, Colin, Chiarelli, l'Anglais Westwood.

Nantes a débuté victorieusement contre le Red Star, à St-Ouen. De g. à dr., deb. : Orengo, Devallan, Vreken, Madani, Balloche, Staho. Accr. : Minci, Gallard, Van Geen, Sinibaldi, Ferrier.

RACING-VALENCIENNES (3-1), au Parc des Princes. Le club nordiste, se sachant inférieur à son adversaire, renforça sa défense et évita ainsi un score trop lourd. Voici le premier but des Parisiens. Sur passe d'Amalfi, Curyl, rabattu au centre, a repris et marque. De g. à dr. : Boucly II, Isidorzyk, Amalfi, Curyl, Boucly I, Gaillard. Ces deux derniers n'ont pu intervenir.

STRASBOURG : EXCELLENTS DÉBUTS AUX DÉPENS DE LILLE (2-1) en Ire division

STRASBOURG-LILLE (2-1). L'amateur Kress qui gardait les buts de Strasbourg, a fait une partie remarquable et ne fut battu qu'une fois par Plewa. Il vient de s'emparer du ballon devant le Lillois Baratte. A g. : Remetter.

Strasbourg, mené à la marque, se surpassa et, à force d'énergie, remonta son handicap et obtint finalement la victoire sur penalty, après avoir manqué un premier coup de pied de réparation. Vanags contre André Strappe.

Devant Remetter (5), Dahan et Vanags, le goal de Strasbourg Kress intercepte une balle haute convoitée par Strappe. (Tél. de nos env. sp.)

TOULOUSE A EU LE MOT DE LA FIN A MONACO (3 buts à 2)

CE fut à 10 minutes de la fin que se décida le sort du match Monaco-Toulouse (2-3). Les deux équipes étaient à égalité après avoir connu des alternatives diverses quand, à la suite d'un corner mal dégagé, l'ailier gauche toulousain Bouchouk se trouva en possession de la balle ; sans hésiter, il shoota et l'envoya au fond des filets de Pons. Toulouse avait dès lors match gagné. Monaco, en dépit de ses efforts, ne devait pas parvenir à égaliser.

Les Monégasques, cependant, avaient dominé leurs rivaux, après un début de match rapide où les joueurs en présence réalisèrent un football de qualité. Un coup franc tiré par l'ex-Roubaisien Gianessi (qui devait être l'un des meilleurs sur le terrain) permit à l'ailier gauche Walter de marquer le premier but du match.

Toulouse organisa alors une violente contre-attaque et à la 20e minute rejoignit son rival au tableau grâce à un heading de Dupraz sur coup franc de Mihoubi. La supériorité de Toulouse fut manifeste à ce moment et Monaco dut se défendre. Il y parvint principalement en raison du brio de Gianessi.

A la mi-temps, le score était nul (1-1) et, dès que la reprise fut sifflée, ce fut au tour de Monaco d'attaquer : à la 54e minute, l'ailier droit Skiba marqua, 2-1, pour Monaco. La fin du match, toutefois, devait être à l'avantage de Toulouse et, après que Dereuddre eut encore ramené les deux onze à égalité, Toulouse eut le dernier mot.

Les Toulousains ont mieux terminé la partie, parce que plus frais. Monaco fut rejoint deux fois, puis distancé, mais il a laissé entrevoir de réelles possibilités.

MONACO-TOULOUSE (2-3). Pour leur premier match en division nationale, Toulouse et Monaco ont disputé un match de qualité. Monaco fut redoutable. Entre Cahuzac (à g.) et Bellot (6), Battistella réussit une « tête ». Au fond : Saunier

Le dynamique avant centre de Monaco, Saunier, a tenté de forcer la défense de Toulouse, mais Pleymelding le stoppe en « tackling ». A g. : Dereuddre.

Walter, ailier gauche de Monaco, vient d'ouvrir le score à la 13e minute, en dépit de Mihoubi (à terre). Il se précipite vers Conti. Au fond : l'ex-Havrais Walorizak suit la scène. Skiba est masqué. (Téléph.)

ILS ONT ÉTÉ SACRÉS CHAMPIONS DE FRANCE (BOULES) A COMPIÈGNE

Les Savoyards se sont à nouveau montrés les meilleurs aux championnats de France de boules qui se sont disputés durant trois jours à Compiègne. L'équipe de Chambéry (photo de gauche) composée de Roissard, Pioz, Reffet et Million (de g. à dr.) triompha des Lyonnais (Charbonnier, Di Rocca, Cagnat et Robellet). Déjà championne du monde, la quadrette de Chambéry a remporté son cinquième titre de champion de France, effaçant ainsi son échec de la saison passée.

★

L'épreuve réservée aux « Cadets » revint aux jeunes Marocains d'Ayda Heron, Castello, Lafont et Guarino (ph. de droite). Ils dominèrent en finale l'équipe des jeunes boulistes de Paris. Dans les autres catégories, Perpignan (Poncin, G. et D. Molins et Olive) l'emporta en Honneur devant Grenoble, et Grenoble (Garcia, Manis, Jeannaret et Nallet) triompha en « Promotion » aux dépens d'Annecy.

LA MÉDECINE AU SERVICE DU SPORT

par le Dr Philippe ENCAUSSE

OXYGENE ET... FOOTBALL

Une mise au point du Dr Fornoza, médecin du Comité Olympique Espagnol

J'AI déjà eu l'occasion de traiter de la question de l'utilisation particulière d'oxygène dans la pratique sportive (numéros 392 et 408 de « But-Club-Le Miroir des Sports »). La chronique du 8 juin dernier (N° 408) intitulée « Oxygène et Football » a retenu l'attention d'un certain nombre de lecteurs qui se montrèrent assez surpris de ce que les médecins sportifs espagnols ne fussent pas partisans de l'utilisation de l'oxygène sous pression chez les joueurs de football...

Le docteur Antonio Fornoza, médecin du Comité olympique, Président de la Fédération espagnole de médecine sportive, vient justement de me faire parvenir — ce dont je le remercie vivement — une mise au point relative à cet important problème, mise au point dont je crois intéressant de communiquer ci-après quelques extraits pour les lecteurs de « But-Club-Le Miroir des Sports » :

Aux Jeux Olympiques de Los Angeles, les Japonais commencent à utiliser l'oxygène afin d'obtenir une meilleure forme de leurs nageurs et pour que ceux-ci donnent un meilleur rendement. Si les Japonais gagnèrent à cette époque dans cette spécialité sportive, ce ne fut cependant pas grâce à l'oxygène, mais bien grâce à l'entraînement parfait auquel ils étaient soumis. Plus tard, et à l'heure actuelle les équipes de football de quelques pays américains, le Brésil et l'Argentine spécialement, ont employé l'oxygène croyant qu'avec cela ils pourraient améliorer la forme du footballeur et que les joueurs donneraient un meilleur rendement dans les compétitions. Dans la revue de « Médecine du Travail et du Sport », Gomar parle de l'utilisation de l'oxygène comme un moyen pour améliorer le travail musculaire. En Espagne, l'entraîneur argentin Scopelli introduit un procédé parmi les joueurs de l'équipe de football de « l'Espanol » de Barcelone. A la suite des succès obtenus par ce club au sein de la Ligue, on lance des campagnes de presse en faveur de l'oxygène, car le procédé est présenté comme une merveille, la panacée et la pierre philosophale du succès du sportif. La réalité est différente. Si l'équipe de « l'Espanol » a tenu un rôle triomphal et brillant au sein de la Ligue, sans pourtant gagner le Championnat, ce fut en raison du bon entraînement dont bénéficient tous les joueurs dudit club et la preuve en est que les parties les plus difficiles gagnées par cette équipe ne le furent pas sur son propre terrain. Or c'est sur son terrain seulement que ces joueurs recevaient l'oxygène pendant le repos

. . . . . .

Au Congrès d'Helsinki, j'ai présenté un travail basé sur les expériences et sur les études réalisées en collaboration avec la Doctoresse Hedwig Olmes et avec le grand spiromètre de Knipping, travail dans lequel j'étudie la corrélation existant entre le besoin d'oxygène et les valeurs respiratoires, que je présenterai ensuite, et dont il se dégage :

1° Qu'une augmentation de la ventilation pulmonaire n'influe pas par elle seule sur l'augmentation ou sur la diminution du besoin d'oxygène;

2° Qu'une augmentation de la capacité vitale et du volume respiratoire maximum et des autres valeurs n'influe pas seule sur la variation dudit besoin.

C'est-à-dire que le besoin d'oxygène que contracte l'organisme au moment de l'effort est fonction non seulement d'une plus grande ventilation, capacité, volume maximum, etc., mais encore de quelques processus physico-chimiques réglés par un système neuro-endocrinien dont les piliers sont les centres sub-corticaux, l'hypophyse et la glande surrénale, et que la bonne forme du sportif dépend d'un bon entraînement, lequel conduit à ce que l'organisme s'adapte mieux et mette en jeu ce système neuro-endocrinien, parfaitement étudié par Selye. Or ce processus d'adaptation, conséquence d'un bon entraînement, peut être altéré et déséquilibré par l'oxygénation.

. . . . . .

En résumé :

1° Le sang de l'individu non entraîné se charge de moins d'oxygène que celui du sportif entraîné (de 180 à 190 cm³ par litre);

2° Le sang de l'individu entraîné se charge d'un surplus d'oxygène allant jusqu'à 245 cm³ par litre.

3° L'individu non entraîné voit son sang céder aux muscles en activité 40 à 50 % de la quantité d'oxygène qu'il transporte, soit de 80 à 100 cm³ par litre;

4° L'individu entraîné cède aux muscles en activité 70 à 77 % de l'oxygène contenu;

5° La différence d'oxygène cédé aux tissus entre l'individu entraîné et celui qui ne l'est pas est de plus de 70 %;

6° La quantité d'acide lactique du sang est plus grande chez l'individu non entraîné que chez le sujet entraîné;

7° Le besoin d'oxygène est moindre chez l'individu entraîné que chez celui qui ne l'est pas.

Tout cela nous démontre d'une manière palpable que l'inhalation d'oxygène à une certaine tension n'augmente par la quantité totale d'oxygène que peut recevoir le muscle à un moment déterminé. De ce fait, il nous paraît anormal de procéder à l'inhalation d'oxygène pur comme moyen d'améliorer la forme sportive des sujets.

D'autre part, l'oxygène, dans la proportion dans laquelle il se trouve dans l'air, ne produit pas d'action locale sur l'arbre respiratoire mais, quand on l'administre à une certaine pression et à l'état pur, il peut provoquer des hémorragies dans le poumon (Smid-Velasquez). L'inhalation d'oxygène pur à la pression de 4,5 atmosphères durant 20 minutes peut produire des convulsions tonico-cloniques.

L'oxygène pur à une certain pression peut être un agent nuisible selon le concept moderne d'adaptation de Selye et, à la longue, CONDUIRE LE SPORTIF A LA DIMINUTION DE SA FORME PHYSIQUE.

Telle est la mise au point faite par le Dr. Fornoza qui se trouve en complet accord avec un autre médecin sportif espagnol de qualité : le Dr. Cabot, de Barcelone, praticien qui a été à même de procéder à des études particulières sur les joueurs du club « L'Espanol ». Le Dr. Cabot estime que : 1° l'oxygène SOUS PRESSION peut être dangereux vis-à-vis des alvéoles pulmonaires; 2° L'euphorie passagère obtenue relève beaucoup plus du psychisme que d'une action physiologique véritable ; 3° Son emploi est à déconseiller.

J'ajouterai qu'en France, à l'Institut national des Sports, des travaux, des recherches ont été entrepris à ce sujet et qu'il est sage de conseiller aux « apprentis-sorciers » de prendre conseil des savants et chercheurs qualifiés de l'I.N.S. avant de se lancer dans le domaine de l'expérimentation pratique et... aveugle comme d'aucuns brûlent de le faire ou l'ont déjà fait.

LES SOUVENIRS DE MARCEL BIDOT

(Suite de la page 9.)

— Ecoute, Louison, lui dis-je, tu es intelligent, alors il faut comprendre. Je regrette ce qui s'est passé, bien sûr, mais songe que, si tu as perdu une minute par la faute de tes équipiers, tu n'as pas perdu le Tour. Songes-y, je t'en supplie... La gaffe est faite, tant pis... Je te demande de pardonner...

Raymond Le Bert, qui était présent, abondait dans mon sens pour apaiser son poulain. Louison avait compris et il fut calmé subitement.

UN MAUDIT TELEGRAMME REMET LE FEU AUX POUDRES

Je rendis visite, ensuite, à Géminiani, dont la fureur commençait à s'évaporer.

— Allons, « Gem », soyons sérieux, il ne faut pas gâcher une si belle victoire par des enfantillages. Ne tiens pas rigueur à Louison. Tu sais ce que c'est ? Oui ? Alors, passe l'éponge, veux-tu ?

— Moi je veux bien, dit « Gem » compréhensif, mais il s'emporte. Que voulait-il ? Que je descende ? Non, sans blague ? Je suis champion de France, moi ! Pendant qu'il y est, je peux l'épousseter à chaque arrivée et lui cirer ses chaussures aussi avant chaque départ !

— Enfin, faites la paix, quoi ! Ce n'est pas au moment où tout va bien qu'il faut donner le spectacle de la mésentente. Les journaux vont s'en emparer et ça va être joli !

Géminiani en convint. Je le quittai sur une promesse de raccommodage dans les délais les plus brefs.

Je venais de vivre des instants pénibles, mais, enfin, j'avais abouti. J'étais sûr du replâtrage et je pus à mon tour pénétrer dans ma chambre pour y faire ma toilette.

Je commençais à me détendre, à savourer ma joie, lorsque mon mécanicien m'avertit que « Gem » désirait m'entretenir. J'y vais immédiatement. J'entre et, dès qu'il me voit, il se met à hurler comme si on l'écorchait vif. Il me tend un télégramme et me dit :

— Tenez, lisez et montrez ça à Bobet !

Je lis : « Honte à vous et à Lauredi. Signé : Fanfan ».

Le télégramme provenait de Lons-le-Saunier et des amis de Louison avaient eu l'insigne maladresse de l'expédier.

— Et alors, dis-je flegmatiquement, ça ne tient pas debout ! Moi aussi j'en reçois des télégrammes de ce genre et cela ne m'émeut pas !

Géminiani se mit à crier en marchant de long en large dans la pièce. Il frappait ses poings l'un contre l'autre, nerveusement, et ses yeux étaient exorbités :

— Je fais mon boulot, moi, Marcel, vous m'entendez ? Je ne veux pas qu'on me critique. Je suis un homme et pas une fillette ! Je vais faire ma valise et je rentre à Clermont-Ferrand. J'en ai marre, marre... Qu'est-ce qu'il faut lui faire à Bobet pour qu'il soit content ?

Ce flot de paroles déversé me coupait bras et jambes. Jamais le brave Raphaël ne s'était révélé à moi sous cet aspect. J'essayais de le calmer, mais il n'y avait rien à faire.

— J'abandonne... J'abandonne ! Vous le continuerez avec Bobet ce Tour de France !

Je perdais patience et je ne pouvais pas discuter.

— Bon sang ! dis-je, ça fait vingt fois que tu parles d'abandonner, je le sais. Tu ne veux pas entendre raison ? Alors, fais ce qui te plaît !

Je partis en claquant la porte. Un simple télégramme, un stupide télégramme, avait détruit la bonne harmonie de mes deux chefs de file. J'étais atterré !

En ces quelques instants, Géminiani ne s'était pas appartenu. Il n'avait pas été l'homme charmant qu'il sait être habituellement.

Marcel BIDOT.

(Reproduction même partielle strictement interdite.)

Prochainement :

BOBET ET "GEM" VEULENT SE BATTRE

LE RÉCIT DE JEAN MALLÉJAC

(Suite de la page 13.)

c'est le contraire qui se produit, car, après avoir démarré pour se détacher, les échappés, mieux organisés et roulant sans à-coup, ont une tâche nettement moins pénible que les poursuivants qui finissent toujours par s'attaquer entre eux et se « tuent » littéralement en démarrages.

Nous étions plus d'une vingtaine, c'est-à-dire un groupe suffisant pour ne pas avoir à craindre les réactions du peloton. En traversant Toulouse, où l'ardoisier avait inscrit le chiffre 12, nous avons commencé à croire à la possibilité de faire endosser le maillot jaune à Mahé, le soir même.

Son retard n'était que de 11'54" sur Robic. Nous y sommes allés de bon cœur et l'avance a été augmentée de plusieurs minutes encore. Nous n'avons cessé notre effort au train qu'à quelques kilomètres de l'arrivée en constatant que Ernzer et Anzile, qui talonnaient François Mahé au classement général avec 1'11" et 2'23" de retard, tentaient de nous fausser compagnie. Nous imaginions déjà la fureur de Robic si nous avions laissé l'un d'eux s'emparer du maillot jaune.

Je me mis en tête de protéger Mahé de mon mieux.

— Ne bouge plus, mets-toi dans ma roue, lui dis-je. C'est moi qui te ramènerai.

J'étais dopé par l'idée que nous allions pouvoir le soir même entendre Robic nous dire qu'il était content de nous. Plus personne ne s'enfuit... sinon Morvan (qui avait remplacé Bultel) et Meunier. Mais Van Est veillait et comme une locomotive il nous ramena sur eux. Il n'y avait plus rien à faire qu'à regarder le sprint de loin. Darrigade allait vraiment trop vite pour nous tous.

Et puis, n'avions-nous pas notre part de satisfaction ?

Nous avons attendu sur la ligne d'arrivée la venue du peloton. Nous tenions à voir la tête de Robic en constatant que le plan avait si bien réussi.

Robic bougonnait un peu :

— Je vous avais donné l'autorisation de sauter le mur, mais pas de vous enfuir à perte de vue, grommelait-il. Anzile m'a quand même pris plus de six minutes et c'est un homme à craindre.

Il se calma vite et, le soir même, il avait très bien compris que, même si nous avions roulé un peu moins vite et refusé notre aide à nos compagnons de fugue, cela n'aurait pas changé grand-chose au résultat.

Pour ma part, je n'avais pas à me plaindre. De vingt-cinquième la veille, j'étais redevenu neuvième avec un quart d'heure de retard seulement.

Et déjà je me prenais à rêver d'enlever encore une étape ou de terminer dans les 10 ou 15 premiers au Parc des Princes. Je persistais à considérer notre aventure d'Albi comme un extraordinaire coup de chance.

Jean MALLÉJAC.

(Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

Prochainement :

Le Calvez m'encourage : "Ne te laisse pas influencer!"

LA VENTE DE PHOTOGRAPHIES SPORTIVES

Nous avons organisé un service de vente de photographies.

Adressez vos commandes à :

Service de vente des photographies, « But et Club-Le Miroir des Sports 124, rue Réaumur, Paris (2e).

TARIFS DE VENTE :

Photographie 13 × 18 : 120 fr.
Photographie 18 × 24 : 200 fr.
Photographie 30 × 40 : 300 fr.

FRAIS D'ENVOI :

Ajouter pour frais d'envoi :

30 fr. pour les 13 × 18 (jusqu'à 10 phot.)
40 fr. pour les 18 × 24 (jusqu'à 10 phot.)
60 fr. pour les 30 × 40 (jusqu'à 10 phot.)

MODE DE PAIEMENT : Seules seront servies les commandes accompagnées du paiement. Ce dernier est à faire EXCLUSIVEMENT PAR MANDAT-LETTRE OU PAR MANDAT-CARTE.

NICE A PRIS DEUX POINTS AU R. C. LENS

LENS-NICE (2-3). Le onze de **Lens**, qui était privé de son gardien **Duffuler** et qui faisait jouer le jeune **Sowinski** dans la cage, a subi la loi d'un onze niçois très entreprenant. L'Argentin **Martins**, aux prises avec **Ben Nacef**, fut l'animateur de l'attaque nordiste. **Hairabedian** se couche sur la balle. Au fond : **Mahjoub**. A g. : **Poitevin**. (Ph. de notre env. sp. A. Iorwitz.)

TROYES : COURTOIS RENTRE ET MARQUE

LA suspension de l'ailier gauche de Troyes, Ben Tifour, transfuge de Nice, a entraîné la rentrée de l'un des plus populaires footballeurs francais, l'entraineur troyen Roger Courtois, au cours du match gagné par son équipe contre Lyon (4-1). Agé de 41 ans, Courtois, qui fut un attaquant extrêmement brillant pendant les années qui précédèrent la guerre — et même longtemps après — a tenu son poste avec la science du jeu qu'on lui connait. Il fut loin de déparer l'attaque troyenne et il se paya même l'élégance de marquer le troisième but de sa formation. Roger Courtois est mieux qu'un exemple : un modèle dont tous peuvent s'inspirer.

Courtois a rejoué. De g. à dr., debout : **Thuasne**, **Pordié**, **Thomas**. Accr. : **Courtois**, **Flamion**, **Césari**.

Alerte devant les buts de **Lyon**. **Tandis que Lerond** se tient en retrait (à dr.), le demi **Piatek** n'a pu empêcher la reprise de la tête de **Bessonart**. De g. à dr. : **Piatek**, **Bessonart**, **Pordié**, qui saute au-dessus de **Monnet**, **Lerond** et **Pietrzyk**, qui jouait à l'aile gauche.